

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

EXCELSIOR!

PAR

SOPHIE ROSEN-DUFAURE

(De Genève)

PRIX : 1 fr. 50



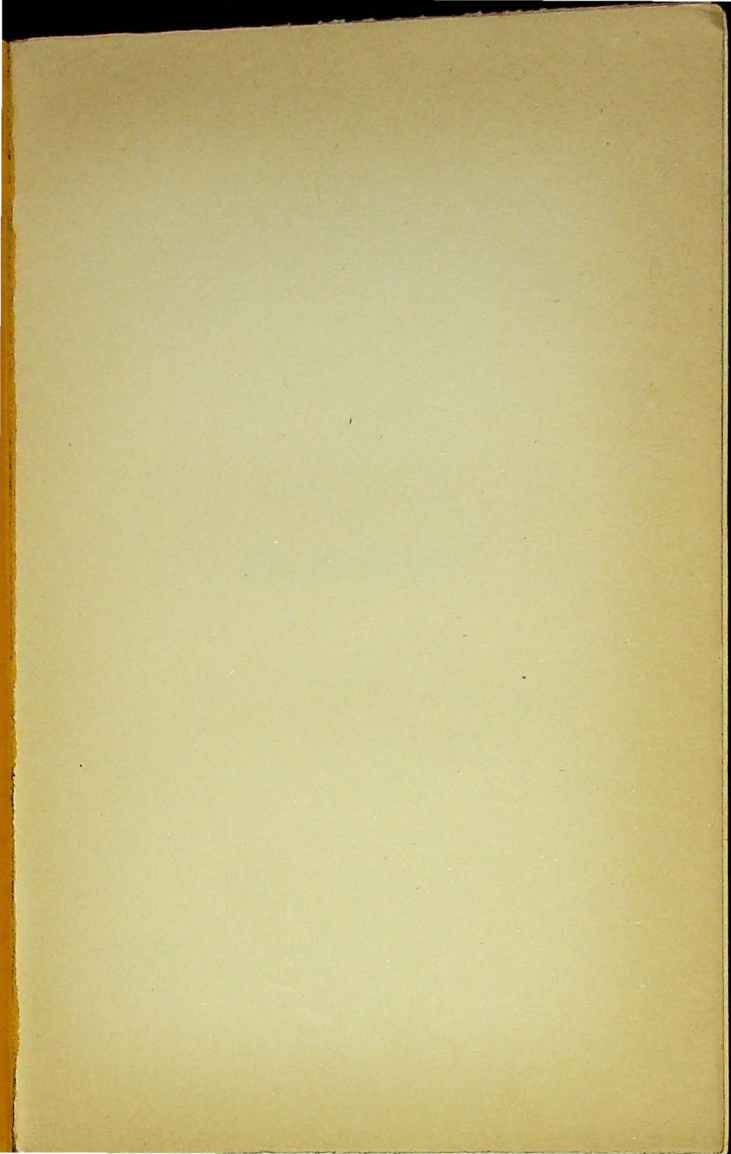
PARIS

LEYMARIE, ÉDITEUR

42, RUE SAINT-JACQUES, 42

1910

Tous droits réservés.



EXCELSIOR!

EXCELSIOR!

PAR

SOPHIE ROSEN-DUFAURE

(De Genève)



PARIS

LEYMARIE, ÉDITEUR

42, RUE SAINT-JACQUES, 42

—
1910

Tous droits réservés.

DÉDIE

A notre cher et vénéré Président d'honneur

MONSIEUR LOUIS GARDY

Hommage d'affectueuse reconnaissance.

SOPHIE ROSEN-DUFAURE

*Présidente de la Société d'Etudes psychiques
de Genève.*

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

L'ouvrage auquel ces pages servent d'introduction ne représente pas une simple opinion personnelle. Il émane d'une incommensurable vue d'ensemble universel qui me fut accordée dans la phase de ma vie où je demandai, avec tant de larmes, un rayon de l'éternelle Vérité pour en illuminer mon modeste livre : « Voyage au pays des Idées » destiné à la jeunesse¹. Cette ardente prière fut exaucée bien au delà de mes espérances.

Par un phénomène dont je dois compte au lecteur, je vis, mentalement, en pleine et calme possession de moi-même, un plan divin se déroulant dans l'Infini qu'inondait une lumière dont celle de notre soleil n'était plus qu'un reflet pâle et froid. La Souveraine Puissance, *CONSTITUÉE de tous les principes de perfection absolus*, par conséquent éternels,

1. Publié en 1900 (épuisé).

appelait à la vie progressiste les éléments individuels et collectifs pour les faire évoluer, à travers les siècles des siècles vers le bonheur suprême, par le parfait accomplissement du Bien.

Et cette seconde vue me révélait, en des lointains innommables, toujours plus resplendissants, la magnifique ascension de toutes les Humanités planétaires vers l'Harmonie divine qui les sollicite et les attire. Il me fut donné de comprendre que la douleur ne nous est point infligée comme *châtiment*, mais comme *procédé éducatif* destiné à produire ce double résultat : le *dépouillement* graduel de notre nature primitive, grossière, et le développement de qualités qui, avec le temps, doivent se transformer en perfections et, dès lors, le caractère même de l'Autorité divine se transforma dans ma pensée. Entrevoyant, plus clairement, l'inénarrable amour du PÈRE dans cet avènement universel et *sans exception*, j'adorai, de toute la puissance de mon âme, ce Dieu que, jusqu'alors, je n'avais pu aimer; car, tel qu'on me l'avait dépeint dans ses jugements envers nous, sa justice m'apparaissait cruelle, son amour incomplet et partial, sa discipline implacable. Pour moi, ce Dieu-là n'était pas Dieu. Je vivais donc désespérée, demandant, à tous les vents des cieux, le PÈRE souverain dont je sentais la nécessaire existence et que me dérobait

l'Anthropomorphisme régnant. Aussi, le spectacle mental, décrit plus haut, me pénétra-t-il d'une joie inexprimable, car je pus, instantanément, saisir l'enchaînement, sublime de simplicité, qui relie, dans leurs grandes lignes, les principaux éléments de ce plan providentiel. J'y trouvai spontanément une réponse nette, logique, précise, à toutes les questions troublantes où s'était usée ma naïve foi de jadis et qui, naguère encore, se dressaient terribles, insolubles, dans mon esprit épouvanté.

C'était la délivrance inespérée du cauchemar de ma vie. Jamais, par la parole humaine, je ne pourrai remercier Dieu de ce bienfait suprême! Aussi, quand par trois médiums différents, absolument étrangers entre eux, j'appris que, malgré mon âge avancé, je devais encore écrire sur le sujet qui me serait indiqué plus tard, — ce qu'on a fait il y a peu de temps, — tout mon être bondit de joie à la pensée de produire quelque chose d'utile pour mes frères en humanité, et mes vœux furent comblés lorsque je reçus l'intuition positive de traiter précisément de cette démonstration supra-humaine destinée, paraît-il, à se vulgariser dès maintenant.

En livrant ce travail au public, je prie mes chers frères en croyance de ne se point scandaliser des quelques divergences de vues qu'ils pourront y remarquer; ils savent, comme moi, qu'ici-bas et

ailleurs tout évolue; que le mouvement, agent du progrès, régit la vie morale et l'existence physique. Ce qui ne progresse pas est voué à la destruction. En dépit des découvertes scientifiques dont on mène si grand bruit, nous ne faisons guère que tâtonner aux abords des lois universelles, et notre ignorance, à cet égard, est incomparablement plus grande que notre savoir. Il s'ensuit que, dans tous les domaines, à mesure que l'esprit humain s'éclaire, les idées se modifient, de nouveaux horizons intellectuels et moraux se révèlent, des certitudes insoupçonnées s'imposent et, souvent, l'édifice d'opinions qu'on avait cru inébranlable s'écroule au simple souffle de la Vérité, pour faire place à de plus hautes conceptions. L'immobilisme considéré bien à tort, dans ce domaine, comme une garantie de solidité, devient, avec le temps, une cause de décrépitude et de dissolution. L'homme ne peut, dès l'abord, s'approprier l'absolue Vérité. Il ne s'en assimile quelques éléments qu'au fur et à mesure de son développement et, dans l'état actuel de notre globe, il ne saurait la posséder intégralement. Du reste, notre évolution mentale est solidaire du progrès des sciences. Comment comprendre, par exemple, la pluralité des existences quand on ignore les migrations de l'âme à travers la matière des trois règnes qui précèdent le nôtre? On ne doit donc points'éton-

ner, encore moins se scandaliser, en constatant les transformations de croyances qui se produisent, aujourd'hui, dans le sein de ces religions que les clergés de toute nuance croyaient si solidement établies sur leurs dogmes réputés éternels. La loi du Progrès, placée à l'origine des choses, brise tous les obstacles, s'accomplit avec nous, sans nous ou malgré nous, mais elle triomphe toujours car elle régit les destinées universelles. Nous la voyons, aujourd'hui, saper par la base le colosse sacerdotal, dont l'immense, l'irréparable erreur fut de vouloir perpétuer ce qui était essentiellement temporaire, et d'imposer aux peuples, mieux instruits, les dogmes enfantins qui suffisaient aux âges primitifs. Le Maître dont ils se réclament avait pourtant dit : « On ne met pas une pièce neuve à un vieil habit, ni du vin nouveau dans de vieilles outres. Mais quand donc les fauteurs de dogmes se sont-ils enquis des paroles du Christ sinon pour les travestir ? Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point. » De combien de siècles cette ignorance voulue a-t-elle retardé l'avènement d'un nouveau rayon de vérité ? Qui le dira ?...

Comme on vit, en Amérique, les esclaves s'armer contre ceux qui venaient les délivrer de leur cruelle servitude, les pionniers de la Lumière n'ont pas de pires adversaires que ceux dont ils vou-

draient affranchir l'intelligence et rasséréner le cœur. Oui, la longue habitude de faire taire la raison réduit cette dernière au silence définitif, comme il arrive, dans le même cas, à certaines consciences. C'est une mutilation mentale; malheureusement, un grand nombre de ceux qui résolurent d'y échapper eurent une telle peur d'y retomber, qu'ils rejetèrent toute croyance et, finalement, échouèrent dans le matérialisme aux désespérantes et hideuses conclusions. C'est là qu'après six mille ans, — connus, — de méditations, d'études et d'expérience, aboutirent de belles intelligences anxieuses sur nos destinées et nos douleurs. Et pourtant, le Progrès subsiste. Au moment où le Matérialisme se dressait orgueilleusement sur les ruines espérées des religions officielles, cette âme dont il niait l'existence, s'affirma vivante. Sur tous les points du globe une imposante éclosion de phénomènes psychiques se produisit. Les Esprits, quittant, à l'heure marquée, leur mystérieux séjour, se manifestèrent spontanément pour enseigner cette Philosophie que sanctionnent, à la fois, les aspirations intuitives de l'âme humaine, les exigences de la Raison et les faits démontrés par l'expérience.

Comme toute vérité, celle-ci reçut le baptême du doute, du ridicule et même de la persécution.

Ses adeptes subirent la haine aveugle et féroce, les insultes, la calomnie et jusqu'à la perte de leurs moyens d'existence. On nia l'intervention des Esprits et plusieurs des savants (???) préposés à l'examen de leurs manifestations, forcés de reconnaître l'évidence *du fait*, préférèrent l'attribuer aux causes les plus absurdes, les plus inadmissibles, plutôt que d'accepter la simple vérité, savoir : que *l'âme existant et survivant au corps*, peut, dans certains cas donnés, communiquer avec notre monde. Le clergé catholique, en érigeant le culte des saints, se range bien à cette opinion, mais, selon sa coutume ; il s'en est fait un monopole et déclare : *Œuvre du Diable*, tout rapport entre le monde invisible et le nôtre qui ne porte pas l'estampille de l'Eglise romaine. Cependant, ces phénomènes existèrent de tout temps. La Bible, au nom de laquelle on nous jette l'anathème, en fourmille ; M. le Professeur Léon Martin qui a eu la patience de se livrer à cette recherche, n'en a pas trouvé moins de 500 cas parfaitement relatés dans ce volume¹ dont on s'autorise pour nous envoyer en Enfer. Touchant témoignage de charité qui nous émeut précisément comme il convient, puisque nous ne croyons pas

1. Encore ce travail n'est-il pas terminé.

plus aux peines éternelles qu'au Diable lui-même.

Comme le Christianisme ouvrit pour l'esprit humain une ère d'amélioration¹, la Réforme parut, au moment déterminé, pour épurer un culte par trop entaché de paganisme; ainsi surgit l'intervention du monde occulte lorsqu'il s'agit de combattre la dissolvante action du matérialisme. Qu'on le veuille ou non, il faudra bien que ce mouvement compte dans l'Histoire car ses adeptes, se composant d'abord de quelques centaines disséminées sur la surface terrestre, sont aujourd'hui légion et c'est par centaines de millions qu'il faut les nombrer.

Pourtant, cette philosophie dont la supériorité s'impose à l'intelligence n'a pu être enseignée intégralement à des peuples profondément imbus des notions de malédiction, de récompenses et de châtiments éternels nées de la légende mosaïque relative au soi-disant péché originel. Les Intelligences chargées de donner un premier élan à des idées réputées nouvelles ne purent, dès l'abord, émettre certaines vérités qui, dans un avenir pro-

1. Ici, nous protestons contre l'accusation lancée au Christianisme d'avoir fait couler des fleuves de sang sur la terre et d'être, ainsi, devenu le fléau de l'Humanité. Ce n'est pas la *Doctrine* de Jésus qui en fut coupable, mais bien l'*inepte interprétation* qu'en tirèrent l'égoïsme et la cruauté des hommes intéressés à s'en servir pour favoriser l'établissement ou le maintien de leur inique domination.

chain devaient s'affirmer sous les auspices de la Science, mais dont, à cette époque, l'énoncé eût heurté de front le sentiment public. Le Christ lui-même se soumit à la nécessité de se taire sur des questions supérieures que ses disciples « n'auraient pu porter », disait-il. (Jean XVI, 12), L'apôtre Paul déclare ne donner que *le lait* de la Parole, ceux auxquels il s'adressait ne pouvant encore supporter une doctrine plus substantielle. Du même fait naquirent dans l'Hindoustan, en Egypte, en Grèce et ailleurs, l'ésotérisme en faveur des initiés et l'exotérisme ou enseignement populaire, tissu de fables, plus ou moins ingénieuses et symboliques prises à la lettre par le peuple dont elles constituaient l'unique élément religieux, tandis que, dans le mystère des cryptes, les philosophes et les savants étudiaient les lois de la Nature et formulaient, en termes scientifiques, les principes dont le vulgaire ne connaissait que les emblèmes dénaturés par l'ignorance et dont, au reste, sa mentalité d'alors n'eût pu comprendre le vrai sens.

De même, lorsque le monde invisible intervint ostensiblement dans le nôtre, il ne put tout faire à la fois. Démontrer expérimentalement la survivance de l'âme était déjà un événement immense; il fallait laisser aux adeptes le temps de respirer avant de leur révéler tous les arcanes de la philo-

sophie qui en découle. Allan Kardec n'osa parler de certaines choses, jugeant que le moment n'en était pas encore venu. Aussi laissa-t-il dans la pénombre l'avènement de l'animalité au règne hominal bien que tout en caressant un bel angora, très intelligent qui était monté sur ses genoux, il dit à sa femme et à Mme Fropro leur amie qui m'ont raconté le fait. « Minet est un candidat à l'Humanité. » Allan Kardec connaissait donc la filiation ascensionnelle des êtres?... On n'en parlait guère alors, et pour cause!

Mais la Science actuelle en place les commencements bien au delà des animaux puisqu'elle constate, dans le règne minéral, les premières volitions de la vie qui se continuent progressivement chez les végétaux et passent par des gradations, presque insensibles, au règne animal d'où elles arrivent déjà développées, aux races inférieures de l'Humanité, pour y continuer leur évolution jusqu'à l'homme perfectionné.

Cette constatation est considérable au point de vue philosophique. Elle bouleverse tellement les idées acquises sur nos origines et nos destinées, que la suprême sagesse en ménagea la transition jusqu'à nos jours où de nouvelles lumières scientifiques éclairent, dans la pensée, des profondeurs insoupçonnées, révélatrices de sublimes vérités.

Ici disparaît le péché originel, négateur de la justice et de la puissance de Dieu, tache imprimée, à travers les siècles, au front de l'Humanité, laquelle peine et souffre pour une faute qui n'a pas été commise et dont, au reste, Jésus n'a jamais parlé. Or l'esprit moderne conclut à l'adoption pleine et entière de sa morale toute de pardon, de justice et d'amour. Laissant de côté les textes douteux, puisque, très évidemment, la Bible en présente un fort grand nombre, la conscience actuelle s'attache uniquement à ce qui, dans les récits évangéliques, s'harmonise avec le sublime caractère du Christ.

De là, un christianisme *évolué*, conformément à la loi qui régit toutes choses; et comme cette loi est inéluctable, le spiritisme, non plus, ne saurait y échapper. Il a donc traversé une première phase adéquate à la mentalité du temps où elle se produisit; nous arrivons à la deuxième qui doit marquer un progrès sur sa devancière, en attendant qu'une troisième lui succède, inaugurant des lumières supérieures. Ainsi, d'étape en étape, l'esprit humain s'initie de plus près à la Pensée souveraine, et finit par collaborer au Progrès universel.

EXCELSIOR

tel est le mot d'ordre. Soyons prêts à soutenir le

choc de l'opposition, par la douceur ferme, convaincue, et remplissons rigoureusement notre devoir en remettant à Dieu le résultat de nos efforts.

EXCELSIOR!

EXCELSIOR !

CHAPITRE I

DOUTES. — TÉNÉBRES

Depuis que, sorti des premières phases de la sauvagerie, l'homme a pris quelque peu conscience de lui-même, le triple et noir problème de la vie, de la mort, de la douleur, tourmente sa pensée.

Jeté sur cette terre sans savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, pourquoi il souffre, il interroge vainement ce qui l'entoure; nulle consolante réponse n'en surgit, tout lui semble obscur, inexplicable, désespérant. Les magnificences du firmament?... Mystère! A quoi bon s'occuper de ces myriades lointaines de points brillants qu'on dit être des astres plus ou moins similaires de notre globe? Savons-nous quelque chose sur leurs habitants, — s'ils en ont, — et quand nous serait prouvée l'existence de ceux-ci, quelle utilité pratique en retirerions-nous? Aucun rapport n'est possible entre les humanités sidérales et la nôtre. Des abîmes ne nous séparent-ils pas de ces astres silencieux? Si, quittant les espaces infinis, nos regards demandent à la terre, notre mère commune, le mot de l'énigme troublante qui, sous mille aspects

divers, se dresse, insoluble, devant l'esprit humain, quelle réponse va recevoir le chercheur anxieux ? Ici-bas, la douleur, sous toutes ses formes, étreint, à la fois, l'être moral et la personne physique. Les meilleurs d'entre nos frères pleurent et souffrent les pires afflications ; si l'on s'en rapporte aux seules apparences, la justice, la bonté, même élémentaires sont absentes des événements terrestres car, à l'ordinaire, ce sont les méchants qui l'emportent sur les bons dont les plus nobles efforts se retournent contre eux-mêmes. La maladie, la misère, la guerre, la trahison, l'ingratitude, le crime, les cataclysmes naturels et, finalement, la mort s'abattent sur ce pauvre monde. Dans une foule de cas, la vie se transforme en un long martyre, le plus souvent immérité. Ceux d'entre mes lecteurs qui expérimentent ces faits ne m'accuseront pas d'en charger le tableau. — Qu'est-ce à dire ? Sommes-nous les jouets d'une aveugle et cruelle fatalité ? L'Univers est-il régi par un hasar idiot et fantasque ?

Ne pesons-nous pas plus à la Conscience dirigeante, si elle existe, qu'une feuille morte au souffle de l'ouragan ? Si oui, la vie est une ironie féroce, un abus de pouvoir inique, une monstruosité justifiant toutes les révoltes.

Aussi longtemps que dure en nous la vue bornée qui limite à ce monde seul notre être et nos destinées ; tant que nous cherchons, *ici-bas*, l'accomplissement de cette justice dont l'idéal s'impose à la conscience et que nous demandons à *cette vie* le bonheur auquel nous croyons avoir droit, nous interprétons, à rebours, le but de l'existence et la

solution de l'avenir. Il n'y a pas loin de là au blasphème. N'en soyons point surpris : c'est la conclusion logique de l'erreur fondamentale.

De tout temps, cependant, quelques intelligences d'élite, soutenues par l'ardent désir de posséder la vérité, éclairées par l'observation attentive des lois universelles et sûrement, aussi, par ces intuitions intimes qui touchent au génie, ont perçu les grandes lignes du plan divin ; mais elles ne purent les vulgariser, et les peuples auxquels fut enseigné le Christianisme primitif, méconnaissant toujours davantage la simple et sublime doctrine de Jésus, tombèrent peu à peu sous l'autorité du Dogme et du mystère où ils demeurèrent pétrifiés. La Réformation, même, subit cette néfaste influence. Après avoir proclamé l'avènement du libre examen dont les réformateurs usèrent, avec raison, contre les erreurs abusives de la Papauté, elle s'immobilisa à son tour. Luther et Calvin travaillèrent à cet arrêt ; le premier en conservant le miracle de la Transsubstantiation, le second en se faisant l'apôtre de la Prédestination, qui suscita, dès lors, jusqu'à nos jours, tant de combats théologiques, tant de scissions confessionnelles....

Toutefois, ce progrès incomplet était dans la nature des choses. L'esprit humain n'arrive que pas à pas à la lumière ; il ne saurait se l'assimiler immédiatement dans toute sa splendeur ; il en serait aveuglé. La Réforme fut donc bien un pas ascensionnel dans la marche de l'Humanité, malgré le maintien, alors nécessaire, des notions bibliques : Création du monde en six jours, péché originel, malédiction du *Dieu d'amour* sur toute la future

population du globe, vouée désormais à la mort, aux peines éternelles, etc., etc. L'effacement du confessionnal, du culte des saints et de la Vierge, de l'autorité papale, etc., n'était déjà pas si facile à réaliser ; mais comme ces points ne se réclamaient pas de la divinité biblique, on put les abolir sans paraître toucher au fond même du Christianisme. Cependant c'était là une porte ouverte sur l'affranchissement de la pensée. Le libre examen jusqu'alors proscrit, persécuté, anathématisé, resplendissait à l'horizon terrestre et demeurait debout en garantie d'une plus complète émancipation mentale. Le fait ne fut point assez compris pour la favoriser. L'immobilisme était trop ancré dans le sentiment des masses, pour que ce mouvement rénovateur pût se produire à bref délai. La suprême autorité de la Bible sortit plus que jamais triomphante des luttes réformatrices. Un Christianisme étroit, rigide, intolérant, pétrifia de nouveau les consciences et, trompant l'espoir des esprits élevés, replongea les croyants dans la foi aveugle aux miracles, aux mystères à l'implacable dieu de l'Ancien Testament dont Jésus, cependant, nous avait délivrés en nous révélant le PÈRE....

Les dogmes continuèrent donc à peser sur l'Humanité la malédiction née du péché d'Adam, l'inexorable loi du Talion, appliquée par le Souverain absolu, aux misérables vermisseaux que nous sommes ; l'extravagante responsabilité encourue par l'être profondément ignorant qui, même en croyant bien faire, se trompe et produit le mal ; l'Enfer, Satan, double négation de la puissance et de la bonté divines, toute cette noire série de terreurs accom-

pagna de nouveau l'homme, durant des siècles, de la naissance à la mort. Et quand une intelligence, libérée de ces notions enfantines, protestait en faveur d'une lumière rénovatrice, on persécutait *l'hérétique*, on le torturait, on le brûlait, le rouait.

Il n'y a pas encore si longtemps qu'il en était ainsi ; qu'est-ce que deux ou trois cents ans dans l'histoire du monde ?

Or, sauf les siècles qui s'écoulaient amenant forcément un peu plus de douceur dans les mœurs humaines, rien ne modifiait, en apparence, le domaine religieux, toujours impuissant à consoler ceux qui s'enquéraient de leurs destinées, car ils se heurtaient à cette opposition près de vingt fois séculaire : l'immobilisme du Dogme !

CHAPITRE II

PREMIÈRES LUEURS

Ces faits, qu'un examen superficiel déclare désastreux, changent d'aspect lorsqu'on les observe attentivement. Nous l'avons déjà constaté, de par l'inéluctable loi de la progression, l'homme ne saurait, du premier bond, s'approprier l'absolue vérité. On voit, dès les commencements connus des sociétés humaines, les cultes s'établir conformément aux mentalités particulières de celles-ci. Il est dit, avec raison, que partout, en ce domaine, se trouve quelque rayon du vrai; la lumière est toujours adéquate au degré de conception des peuples qu'elle régit et, chose intéressante à noter, chaque fois que, sur ce monde, sonne l'heure marquée pour un développement nouveau, le missionnaire apparaît; il proclame la vérité dont il est dépositaire; cette donnée éclaire, élargit l'horizon intellectuel et moral de ceux qui la reçoivent; elle les prépare pour l'avenir à des notions plus hautes qui se produiront en leur temps et seront complétées à leur tour, au jour déterminé. Ainsi se fait graduellement l'éducation de l'Humanité,

aussi diversement que l'exigent les degrés si variables de ses facultés compréhensives. Quand, un peu plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ, Socrate, en plein paganisme, affirma l'existence d'un seul Dieu, il déposa dans les esprits la semence qui devait y germer, répandre ses effluves dans l'ambiance des peuples et, finalement, faciliter l'expansion du Christianisme qui, lui-même, au jour prédestiné, vint remplacer des cultes vieillis, tombés en désuétude. Le xvi^e siècle amena la Réforme qui, en somme, donna ce qu'elle put de lumière et de liberté, eu égard à l'insuffisance des sciences d'alors, car il faut tenir compte de ce facteur dans toutes les phases du progrès. Certains passages du prophète Daniel donnent à réfléchir sur ce point, ils font le procès aux clergés de toute dénomination qui, au nom de la Religion, anathématisent la science. On lit, Daniel, xii, 4-10.

« Mais toi, Daniel, ferme ces paroles et cache ce livre, jusques au temps déterminé auquel plusieurs courront et la science sera augmentée.

« »

« Mais les intelligents comprendront. »

« La science sera augmentée; » dit l'Envoyé céleste à Daniel!

Si jamais cette parole fut largement réalisée c'est évidemment de nos jours. Quelle formidable éclosion scientifique se produisit au siècle dernier, se continuant en celui-ci et promettant pour l'avenir un développement de plus en plus fécond et lumineux!

Or, tandis qu'une partie de l'Humanité s'épouvantait des progrès du Matérialisme; quand celui-ci

semblait à la veille de ramener à la barbarie le monde civilisé, la Science, toujours en éveil, démontrait que la matière n'existe pas en elle-même, qu'elle se dissocie et se résorbe dans l'Ether universel¹. Vérité transcendante révélée par les Esprits au Maître, Allan Kardec, il y a plus de quarante ans, niée par le Matérialisme et maintenant passée au domaine de la science. Comment se peut-il qu'on ne discerne pas, en de tels faits, le doigt providentiel qui marque pour chaque étape de l'intelligence collective le degré de connaissance qu'elle doit acquérir!

Ces choses se produisent sous nos yeux et nous ne les voyons pas. Le passé nous en instruit, mais nous ne savons les comprendre. C'est seulement s'il survient dans notre vie un déchirement profond que, cherchant une cause, un but et surtout un soulagement à la douleur qui nous étreint, nous interrogeons le ciel et la terre; alors, aussi, la terre et le ciel nous répondent, si nous apportons à cette poursuite le désir et la persévérance indispensables au succès de nos efforts.

Comme le soleil correspond aux exigences de l'œil corporel, la lumière spirituelle satisfait les aspirations de l'âme. Toutefois, s'il peut arriver que cette dernière soit illuminée, presque instantanément, par une haute vérité, c'est là un fait exceptionnel qui ne saurait être érigé en règle. Dans l'immense majorité des cas, l'intellect n'arrive que très graduellement à la possession d'un ensemble

1. Voir les travaux de Gustave Lebon sur la dissociation de la matière.

de faits assez harmoniques pour constituer un tout logique et lumineux. Avant cette heureuse conclusion il y a bien des obscurités à traverser, bien des questions anxieuses à résoudre, beaucoup de faux pas, de pénibles défaillances. Mais l'âme à la recherche sérieuse de son origine et de ses destinées, ne s'arrête pas aux apparences décourageantes. A travers le crêpe de deuil qui, au premier aspect, semble envelopper l'existence, elle perçoit des lueurs révélatrices, des harmonies pressenties, des espérances lumineuses, des certitudes consolantes et, par-dessus tout, une notion de l'Être Souverain qui la relève et la fortifie. Elle entrevoit ce que sa mentalité lui permet de comprendre du *Divin*. Par delà nos réalités brutales, elle sent la Justice, la Bonté, l'Amour, le Vrai, etc., l'ensemble des perfections *éternellement subsistant*, individualisé à l'état absolu par l'absolue conscience de soi-même et de tout ce qui est; Principes indestructibles, CONSTITUANT L'ÊTRE ÉTERNEL, aussi, qui embrasse et pénètre la totalité de la Création et dont l'innommable universalité rend illusoire toute donnée de volume ou de petitesse car LUI est l'Infini ! Rien ne peut limiter l'étendue de son action; rien n'est pour LUI trop ou trop peu.

Cette perception, bien que vague, d'abord, est déjà quelque chose; c'est la porte ouverte à des lumières insoupçonnées; cependant, aussi longtemps que subsiste en nous la vue bornée qui circonscrit à ce monde seul notre vie et nos destinées; tant que nous cherchons, *ici-bas*, l'accomplissement de cette justice fondamentale dont notre conscience porte l'idéal et que nous demandons à la présente

existence le bonheur auquel toute âme humaine aspire, nous interprétons à rebours notre propre raison d'être et la solution de notre avenir.

Si l'on veut se dépouiller de l'étroitesse d'esprit qui, le plus souvent, paralyse nos élans vers la vérité, il faut, pour ainsi dire, sortir de soi-même, franchir le mur de préjugés brumeux qui nous enserre et monter, monter encore, toujours plus haut, jusqu'à ce que, parvenu hors des influences terrestres, on voie les choses d'assez loin pour en embrasser l'ensemble, en saisir les vraies proportions, comprendre l'enchaînement des circonstances, en déduire les conséquences logiques et, finalement, se convaincre de la merveilleuse intervention providentielle qui traça le plan de notre vie, non comme nous l'eussions fait dans notre ignorance, mais avec la sagesse et l'amour suprême qui, embrassant l'Eternité, dirigent notre évolution; car nous ne devons point perdre de vue que le but de notre passage ici-bas n'est pas *le bonheur*¹. L'Humanité présente une assez grande variété de souffrances à l'usage de *tous*, pour démontrer, jusqu'à l'évidence, combien est peu fondé l'espoir, si obstinément caressé, d'être heureux dans ce monde. Certes, la bonté divine dispense, à toute créature, des joies qu'il serait ingrat de méconnaître; mais en appréciant ces rayons consolateurs, on constate,

1. L'Ancien Testament, il est vrai, présente la prospérité matérielle comme une récompense de la bonne conduite; mais cette doctrine s'enseignait au peuple juif alors incapable de s'assimiler une morale plus élevée. Le Christ a fait bonne justice de plusieurs notions inacceptables, même de son temps, à plus forte raison du nôtre.

en fin de compte, qu'ils constituent une compensation sans jamais réaliser *le bonheur* idéal dont notre âme a soif et qu'elle ne peut intégralement goûter en cette économie. Donc, grâce à la vue extra-terrestre, déjà mentionnée, à mesure que l'horizon mental s'éclaire et s'élargit, les événements les plus graves perdent leur importance extérieure pour en acquérir une plus haute : le développement de l'âme, son ascension sur l'échelle du perfectionnement, « seule chose *nécessaire*, » selon Jésus, parce que c'est là, seulement, ce qui, dans une économie supérieure, doit nous donner le bonheur¹.

Une fois pénétré de cette vérité capitale, l'esprit comprend la raison d'être des choses, et les douleurs de la vie ne lui causent pas plus de découragement que n'en ont, chez l'homme fait, les tribulations de l'enfance et de l'école. Nous sommes en ce monde *pour progresser*; chacune de nos existences terrestres est une simple et courte étape de notre marche ascensionnelle et continue vers le Bien idéal, vrai but de notre devenir, parce qu'il est la condition *Sine qua non* de notre bonheur définitif; bonheur dont Dieu fit la destinée de tous sans exception; et c'est précisément en cela que se révèle son céleste amour et son impeccable justice.

Ces faits constituent la base des croyances qui

1. Il importe de constater qu'à tout besoin correspond la satisfaction nécessaire. La faim, la soif trouvent la leur dans les aliments et les boissons. Les tendances affectives s'épanchent sur la famille, les amis, etc. Le désir de savoir a tout l'Univers comme sujet d'étude, etc. Nos aspirations vers la vie indéfinie seront réalisées par l'Immortalité.

seules peuvent donner à l'âme une joie, une paix réelles et solides. L'homme s'est forgé de Dieu une conception anthropomorphe; c'était dans la nature des choses ne pouvant s'élever jusqu'à Lui, il l'a rabaisé jusqu'à nous. Impuissant à comprendre l'Infini, l'Absolu, l'esprit humain a décrété que l'ETRE SUPRÊME, confiné dans les cieux lointains, ne s'occupait point de ses créatures et les laissait livrées à elles-mêmes dans toutes les luttes, les difficultés, les douleurs, les catastrophes de la vie.

Les adeptes de cette opinion ne s'aperçoivent pas qu'il y a là une positive négation de la divine INTELLIGENCE, car si Dieu *ne peut* avoir soin de nous, il est limité, il n'est plus Dieu. De même, lorsqu'il s'agit des élus et des damnés; s'il veut l'avènement de *tous* au bonheur final et qu'il *ne puisse* le réaliser, il n'est pas tout-puissant; s'il *le peut* et qu'il *ne le veuille point*, il n'est pas bon. Dans les deux cas, il n'est plus Dieu.

Son existence même implique donc rigoureusement pour *tous*, *sans exception*, la possession certaine de l'idéale félicité, dans un avenir dont nous ignorons la période initiale, mais qui n'en est pas moins existant et que l'énergie de nos efforts vers le Bien peut rendre plus prochain que nous ne l'espérons.

Ces rudiments de lumière, malgré leur insuffisance, illuminent déjà l'âme; ils la préparent à des études plus complètes et, surtout, ils la pénètrent d'amour et de confiance pour ce Dieu, qui, de maître implacable et cruel, inique juge qu'il semblait être, se transforme en un PÈRE tendre et doux qui *peut* et *veut* réaliser notre bonheur; bon-

heur stable, celui-là, et ne nous demande en retour que de l'y aider en devenant meilleurs.

Mais, dit-on à ce propos, Dieu étant tout-puissant, pourquoi ne nous avoir pas créés bons et purs ? Que de souffrances et de crimes eussent été épargnés à notre pauvre humanité ! Que de joies, quelle prospérité resplendiraient sur la terre, si tous ses habitants étaient parfaits ! Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Il y a là quelque chose d'inexplicable !

— Si, tout s'explique, au contraire, à condition de secouer nos conceptions étroites et de planer au lieu de ramper.

Jusqu'ici, on croyait les anges éminemment privilégiés, en ce qu'ils paraissaient avoir reçu la perfection constitutive, simple effet d'une préférence divine. La pratique du bien leur devenait ainsi naturelle, inconsciente, comme l'absorption de l'air par les poumons.

Or, j'en appelle aux intimes impressions de tous ; ces êtres si favorisés de Dieu, qui n'ont, croyions-nous, jamais connu le mal, nous sont-ils toujours infiniment sympathiques ? Ne sent-on pas qu'un abîme nous en sépare ? Ces phalanges supra-normales qui ne subirent aucune de nos conditions d'existence nous sont étrangères ; elles nous apparaissent comme une race hybride avec laquelle nous n'avons rien de commun et qui nous inspire un intérêt... presque négatif. Il y a plus : dans le tréfond de notre pensée ne sentons-nous pas, sans vouloir nous l'avouer, une sorte de révolte en songeant qu'à ceux-là furent épargnées toutes les douleurs de la vie, que le bonheur céleste leur fut accordé gratuitement, tandis que nous devons

l'acheter par des efforts soutenus à travers des incarnations variées et parfois terribles?

Cette innée perfection des anges comparée à notre infériorité native, bouleverse, en nous, la notion de justice absolue inscrite en notre conscience; justice qui, avec raison, constitue à nos yeux l'élément fondamental du Caractère divin. Notre époque répudie l'opinion de l'apôtre Paul qui, nous comparant à de simple argile et, se fondant sur le seul droit du plus fort, dénie à l'homme le droit de se demander pourquoi Dieu fait de l'un ce que Paul appelle un vase à *honneur* et de l'autre un vase à *déshonneur*.

De ce que l'artisan, pétrissant une matière brute, est libre de lui donner la forme et la destination qu'il lui plaît, on ne saurait conclure que Dieu puisse, sans injustice, user du même procédé envers des êtres vivants et pensants. Or, nous l'avons vu, plus haut, si le Souverain n'est pas l'idéale justice, il n'est pas Dieu.

Heureusement, dans l'état actuel de nos connaissances, les anges ne sont pas les privilégiés d'une affligeante partialité. Ils durent, comme nous, conquérir leurs grades. Dès longtemps ils nous devancèrent sur la voie du progrès; ils connurent aussi les tentations, les combats, les chutes, les relèvements de l'évolution. Ils montèrent, comme nous, le Calvaire des douleurs humaines et s'ils arrivèrent enfin aux sphères supérieures d'où la souffrance est bannie, c'est qu'ils en avaient acquis le droit, comme nous sommes en train de l'acquiescer nous-mêmes¹, à travers nos multiples existen-

1. Il y a sans doute parmi les anges un nombre immense

ces. Aux âmes timorées se réclamant de la seule Bible, rappelons que l'apôtre Jean se prosternant pour *adorer* l'ange qui lui parlait, celui-ci lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service et le compagnon de tes frères. » (Apocalypse XIX, 10.) Déclaration qui remet les choses au point. Pour nous, elle n'était pas nécessaire ; notre respectueuse conception du Très-Haut n'admettant chez Lui pas plus les privilèges que le droit du plus fort.

Non, et c'est là, justement, l'issue des consolantes lumières qui vivifient l'âme longtemps comprimée par l'obscurantisme, père de l'erreur ; non, le favoritisme n'existe pas dans le sein du vrai Dieu ! Les armées célestes ont connu, comme nous, les langages de la matière ; elles n'ont point usurpé leur glorieux bonheur : elles traversèrent à leur tour, dans l'Eternité passée, les limbes originaires à travers lesquelles nous évoluons, pour atteindre comme elles les sphères de la Perfection et de la Félicité !

Sans doute, nous trouverions beaucoup plus facile et plus agréable d'y parvenir tout naturellement, sans lutte, sans douleur, à la seule faveur d'une nature soi-disant parfaite qui nous éviterait la peine d'acquérir les facultés et les vertus exigées en des économies supérieures. Mais, une logique plus conforme aux données de la raison, démontre que, pour posséder légitimement et sûrement une valeur intellectuelle ou morale quelconque, il faut

d'intelligences issues des mondes planétaires qui peuplent l'Espace ; mais ici, nous sommes forcés de les grouper sous une même dénomination.

se l'approprier par une assimilation volontaire, par des efforts soutenus. Ceux d'entre nous dont la vie révèle des qualités hors ligne, les ont achetées, en des incarnations précédentes, au prix de luttes douloureuses qui, justement servirent à développer leurs diverses énergies. Ainsi disparaissent comme tant d'autres anomalies, les grâces, les dons accordés arbitrairement par Dieu, sans autre raison que son bon plaisir.

Une bonté *donnée*, des vertus *imposées* ne seraient pas *notre* bonté, *nos* vertus, ni même *des vertus*, puisque ce mot signifie *force*; il y aurait là bien plutôt une sorte d'instinct en raison duquel nous ne pourrions même pas être *autres*; ce serait la négation de notre liberté; de cette liberté dont nous nous réclamons dans tous les domaines et que tant d'âmes d'élite payent si cher sans jamais regretter le prix qu'elles en ont donné. Mais qu'est-ce que les combats, les chagrins de cette vie, comparés à l'éternité de nos destinées! L'importance exorbitante, accordée à ce monde éphémère, en exagère démesurément les tribulations. Quand on le considère de haut; quand, par un effort de la volonté, on s'abstrait des choses de la terre pour contempler les grandes lignes de la marche universelle, les douleurs humaines diminuent, aux regards de l'âme, comme le font aux yeux des aéronautes, à mesure que le ballon s'élève, les sommités les plus colossales.

Certes, l'homme doit souffrir ici-bas; c'est l'irréductible condition de son évolution et, comme le dit excellemment l'illustre astronome, Camille Flammarion, ceux qui, de leur planète, voient notre

terre passer, à leur horizon, sous un brillant aspect, n'imaginent guère que ce n'est pas là, précisément, un séjour de parfaite félicité¹. Non, à beaucoup près ! mais qu'est la vie la plus prolongée ? Une durée si brève que, parvenu sur l'extrême limite, le vieillard, chargé d'années, revoit sa jeunesse, comme si peu de temps l'en séparait. Ses chagrins ses souffrances de toute sorte lui apparaissent sous l'aspect d'un rêve plus ou moins pénible, heureux ou accidenté, et le sage, en dressant le bilan de ses impressions finales, retrouve le souvenir de joies compensatrices. Il constate une vérité déjà connue, c'est que le paradis n'est pas un lieu, mais un état d'âme ; car il est des gens qui ne cessent de gémir en des situations où d'autres se trouveraient parfaitement heureux et vice versa. Tâchons donc d'harmoniser nos sentiments et nos actes avec le plan *éducatif* qui nous régit et sous lequel, malgré tout, nous pouvons et devons trouver la paix, la confiance et la sérénité, parce qu'il émane de l'Amour. Plus éclairés qu'autrefois, bénissons la douleur qui nous instruit et nous purifie. Soyons reconnaissants de nos lumineuses destinées qui seront bien *nôtres* puisque nous les aurons conquises par nos propres efforts. Soutenons vaillamment des combats qui développent l'intelligence et l'énergie, ouvrent nos cœurs à l'amour du prochain, au pardon de *toutes* les offenses et nous dépouillent ainsi des éléments primitifs qui retardent pour nous l'accès d'un séjour plus élevé. Soyons heureux, surtout,

1. Je ne rapelle ici que *l'idée*, n'ayant pas le texte sous les yeux.

ah ! bien heureux d'avoir un peu compris combien Dieu aime tout ce qui est ; comme il aide à l'évolution universelle ; aimons à notre tour, de toutes les forces de notre être, ce PÈRE si longtemps ignoré, méconnu, calomnié, parce que l'homme primitif l'avait fait à sa propre et décevante image ! Aimons aussi l'Humanité, puisque tous ses membres sont nos frères et montent avec nous des règnes rudimentaires aux sphères de l'Idéal.

CHAPITRE III

BUT DE LA CRÉATION

Ici, s'esquisse vaguement une réponse à la plus formidable question que l'homme se soit jamais posée et dont la solution peut seule établir l'enchaînement logique de tous les phénomènes individuels, collectifs et universels.

Chaque être, chaque objet subsiste en vertu d'un *but déterminé*. Du brin d'herbe au baobab géant, de l'abeille industrielle au chameau, vaisseau du désert, de la gouttelette de rosée où se désaltère l'hirondelle à l'océan immense que sillonnent les navires, tout correspond à quelque nécessité plus ou moins reconnue. Notre seule ignorance nous fait conclure à l'inutilité de certaines choses dont l'emploi nous est encore étranger.

Or, l'UNIVERS n'est point une quantité négligeable; si chacun de ses éléments a sa raison d'être, il faut, de toute nécessité, que lui-même ait la sienne; il faut, de plus, que celle-ci soit harmonique dans l'infinie variété de ses conditions constitutives; mais la suprême exigence de cette souveraine destination est de présenter à l'esprit un caractère de grandeur, de bonté, de *vraie* justice, de si radieuse perfection, enfin, que, dès

l'abord, l'âme y reconnaisse le cachet divin. Or, autant que l'homme peut formuler cette incommensurable question, le but de l'Univers DOIT ÊTRE : L'AVÈNEMENT DE TOUS AU BONHEUR IDÉAL, DANS L'ACCOMPLISSEMENT PAR TOUS DU BIEN ABSOLU.

L'esprit déjà évolué que l'évidence des choses a convaincu de l'existence d'une volonté dirigeante absolue, omnipotente, ne saurait présentement concevoir un plus vaste objectif à l'activité divine. La réalisation universelle de la suprême beauté morale et de sa conséquence logique, nécessaire : le bonheur parfait, *sans exception*, est seule digne de l'Etre souverain qui nous appelle à l'existence. Que signifierait en effet la Création tout entière, émanant d'un auteur impuissant à lui donner la félicité dont tout être conscient porte en son cœur l'irrésistible besoin ? S'il ne *peut* ou ne *veut* pas y donner satisfaction, pourquoi nous imposer la vie, ses luttes, ses douleurs, ses défaillances et finalement la mort effrayante par son mystère ? Dans ces conditions, comment croire à l'Etre suprême, avoir confiance en son amour ? Tout est remis en question, l'esprit retombe en ses primitives ténèbres, plus ignorant, plus anxieux, plus désespéré que jamais, car il se retrouve en face des peines éternelles ou du matérialisme révoltant, puisque nulle philosophie n'a pu, jusqu'ici, correspondre aux aspirations de la créature humaine¹. Il est vrai que l'Enfer et le néant n'y correspondent pas davantage ; si l'un et l'autre ont encore de nombreux adeptes, au moins en apparence, c'est,

1. Parvenue à certain degré d'évolution.

en grande partie, faute de mieux et peut-être, aussi, parce que ces deux opinions n'exigent point l'effort intellectuel que provoque une marche logique de la pensée. Les doctrines toutes d'une pièce s'adaptent merveilleusement à l'esprit de routine ; elles le dispensent de réfléchir. Il n'y a pas à s'insurger contre ce fait ; c'est l'application de la loi qui proportionne à chaque mentalité la solution donnée. Celle-ci ne saurait donc être la même pour tous, car, nous l'avons déjà vu, les besoins intellectuels et moraux de même que le développement de l'idée varient à l'infini. C'est pourquoi, nul n'a le droit de condamner des croyances réputées arriérées, ni de poser une limite aux recherches qui s'imposent à certains caractères.

Or, ce droit à l'étude s'affirme particulièrement quand il s'agit de sonder les arcanes de nos destinées extra-terrestres ; car il n'est pas de sujet plus hautement intéressant pour tous, puisque la mort corporelle est L'UNIQUE ÉVÉNEMENT ABSOLUMENT CERTAIN de toute vie et que rien ne saurait nous garantir la continuité de l'existence, même durant une seule heure.

Ce n'est donc pas sans un certain frisson, — moral au moins, — qu'un esprit sérieux se place devant cette question, toute naturelle pourtant : A quelque moment que je doive passer dans l'Au delà, qu'arrivera-t-il de moi, c'est-à-dire du principe actif, aimant, intelligent qui maintenant commande à ce corps matériel et, s'en séparant, demeurera libre et conscient¹ ?

1. Chaque auteur écrit pour *son* public. Je suppose donc

Toutes les forces vitales de l'être se lèvent pour protester contre le néant. L'idée de Paradis et d'Enfer jouit du même succès, alors ?...

Les temps sont loin où l'imagination des peuples se bornait à concevoir un dieu tellement semblable à l'homme qu'il en différait presque uniquement par son extraordinaire barbe blanche et le mystère du triangle lumineux où trônait sa personne. Cette représentation enfantine a disparu de notre horizon mental. Depuis que le télescope a révélé l'immensurable Immensité et le microscope les puissances infinitésimales de la Nature, la notion de l'ÊTRE SUPRÊME s'est élevée d'autant. L'homme a compris que Dieu — Jéhova, Théos, Brama, Osiris, etc. — de quelque nom qu'on l'appelle, étant le Directeur de l'Infini, est forcément L'INFINI LUI-MÊME, sous peine de n'être plus Dieu.

Dès lors toutes les perfections qu'Il ne possède pas dans une mesure quelconque, mais dont IL EST CONSTITUÉ et qu'individualise en lui la conscience de soi et de toutes choses, cet état d'absolue omnipotence, dis-je, entraîne une vastité de compréhension, une splendeur de lumières, enfin, qui change, du tout au tout, l'angle sous lequel on considérerait naguère l'origine et les destinées de l'Humanité.

Vus de ces hauteurs, les lacunes, les sévérités

que mes lecteurs ne sont pas matérialistes ; c'est pourquoi je ne parle point ici de l'existence de l'âme, sujet dépassant de beaucoup les limites de cet ouvrage. Sur cette question, on peut consulter, avec fruit, les travaux traitant de l'extériorisation de la personne humaine et, surtout, expérimentant les phénomènes psychiques.

souvent cruelles, les mesquineries puériles, les abus de pouvoir, dont la faible créature avait jusqu'alors gratifié le Caractère divin, disparaissent comme une vapeur matinale aux rayons vainqueurs du soleil. L'amour, l'inénarrable bonté, la VRAIE justice, le Bien idéal, enfin, rayonnent de l'Etre souverain devenu LE PÈRE, s'épandent, sur l'Univers, en effluves de vie, d'évolution progressive et de bonheur final. La suprême destination de tout ce qui fut, est et sera, se dessine dans l'esprit autrefois anxieux de l'avenir.

Le but à poursuivre éclaire, atténue les rigueurs de la souffrance ; les tribulations de la vie prennent un nouvel aspect et ne provoquent plus le murmure, car elles apparaissent comme *l'exercice éducatif* destiné à nous faciliter l'ascension du perfectionnement par le dépouillement de nos défauts et l'acquisition de vertus nouvelles. On sent qu'en devenant meilleur, on se met en harmonie avec sa propre raison d'être, puisque *tous*, en fin de compte, doivent, pour atteindre au bonheur, évoluer vers l'Idéal.

Trois domaines Infinis subsistent dans l'ensemble des choses : l'Infini de la Durée, l'Infini de l'Espace, dans lesquels se réalisera l'Infini de nos aspirations et, — fait admirable! — le plan divin trouve par la correspondance de ces trois éléments le concours nécessaire à son accomplissement.

Que de choses, taxées par l'ignorance, de mystère ou d'injustice, s'expliquent, s'illuminent, de ces données sur le but assigné à la Création! Quel ineffable amour que de prodiguer la vie pour la rendre heureuse et bonne! Quelle absolue justice

de n'exclure *personne* de cette destinée universelle ! Une adoration passionnée s'empare de l'âme pénétrée de ces notions sublimes qu'on sent être LA VÉRITÉ, et cela même rend plus faciles les efforts et les douleurs nécessités par le travail de l'évolution.

Le temps me presse, la tombe m'appelle et, pour élucider ces questions immenses, il faudrait des milliers de pages que je n'ai plus le loisir d'écrire. Celles-ci ne peuvent donc être qu'un appel fraternel et pressant à cette Humanité que j'aime et qui cherche le mot de sa destinée dans l'obscurité des systèmes contradictoires dont nul, à ma connaissance, n'a pu donner aux âmes la paix dont elles ont soif, paix reposant sur des vérités lumineuses, sanctionnées, à la fois, par les faits, par la raison, et constituant ce que nous pouvons comprendre de plus vaste, de plus parfait : la JUSTICE et la BONTÉ du TOUT-PUISSANT.

CHAPITRE IV

FILIATION DES ÊTRES

Ainsi compris, le but assigné à la Création par la Souveraine Intelligence, savoir: le bonheur universel conquis par des efforts, des luttes et, finalement, des victoires sur les éléments grossiers, dont nous sommes issus, supprime en nous la révolte si naturelle au cœur humain lorsqu'il ignore le rôle dévolu à l'indispensable douleur. La Terre est une *école* et non un séjour délectable. L'erreur capitale est de se croire né pour être heureux ici-bas. Regardons bien, autour de nous; l'immense variété des souffrances existantes confond l'imagination. Il y a, dans ce domaine, une richesse de choix inimaginable; à chacun est dispensé ce qu'exige sa mentalité. La véritable naissance de l'âme exige une longue et laborieuse incubation.

Cet ordre d'idées est tellement supérieur à tout ce qu'enseigne le dogme officiel; la pensée désormais adulte s'y meut avec une si belle liberté, sous une si haute lumière, que l'âme ne saurait plus retourner aux théories d'antan.

Tel le prisonnier, sorti de son étroite et sombre

cellule, hume avec délice l'air pur et vivifiant de la campagne et se réconforte aux rayonnements du ciel.

Dès que l'intelligence s'est approprié la conception grandiose de DIEU PÈRE employant sa toute puissance à faire surgir, de tous les éléments, des êtres d'abord rudimentaires, inconscients, puis, progressivement développés, à travers maintes vies successives, jusqu'au point culminant de la beauté morale où se réalise le bonheur tant rêvé; quand, dis-je, cette notion s'est emparée de l'âme humaine, tout change d'aspect et s'harmonise. La mystérieuse question du *mal*, éternelle pierre d'achoppement de toutes les philosophies, s'éclaire et se simplifie. Satan disparaît dans les brumes du passé; les malheurs, les calamités, les actes féroces, vils, répugnants, les tendances bestiales, etc., etc., s'expliquent par l'infériorité notoire de notre globe natal et par la matérialité de nos éléments constitutifs. Les instincts, aveuglément sauvages, dominent longtemps encore l'âme à peine sortie de l'animalité. Comment en serait-il autrement? Celui qui, au contraire, a déjà traversé un certain nombre d'existences est, naturellement, plus évolué, meilleur; mais *tous* nous avons subi les états primitifs, et qui dira ce que nous fûmes alors? Suprême école d'indulgence envers nos frères moins avancés; stimulant efficace pour redoubler d'énergie dans le grand œuvre de notre perfectionnement.

Issus des mêmes grossières origines, promis aux mêmes radieuses destinées en vertu de la Souveraine Justice, l'Humanité tout entière est en ascen-

sion vers le bonheur par l'accomplissement du Bien absolu dont la conscience individuelle reflète l'idéal, dans la mesure de sa propre mentalité. Et si nous considérons que les humanités universelles doivent être, comme la nôtre, en marche vers le but divin, quels horizons insoupçonnés s'ouvrent à la pensée devant ce fait, toujours plus évident, le principe de vie s'élaborant progressivement du minéral à l'homme traversant des existences évolutives de plus en plus éclairées, conquérant, par ses efforts et proportionnellement à son degré d'énergie et de lumière, la liberté qui, durant ses vies rudimentaires n'existait chez lui qu'au seul état d'embryon. Quelle suprême grandeur dans cette unité d'origine et de destinée ! La simplicité de ce plan incommensurable est marquée au coin du VRAI. Là s'éclaire, aussi, une question dont beaucoup de gens d'esprit et de cœur se sont préoccupés, sans en trouver la solution. La destinée des animaux, demeurée si mystérieuse, jusqu'ici, se dessine comme d'elle-même et constitue, de nous à eux, une intime solidarité qui, bien comprise et pratiquée par l'homme doit, logiquement, contribuer à notre évolution et favoriser la leur. En songeant que, dans la nuit des âges disparus, nous traversâmes ces mêmes étapes de la vie et que nos frères inférieurs, — comme les appelait saint François d'Assise, je crois, — sont de futurs humains, nous serons disposés à les mieux traiter ; de nouveaux liens nous attacheront à nos animaux domestiques et, comme ceux-ci sont fort enclins à s'affectionner à de bons maîtres, ils ne nous en rendront que de meilleurs services.

La Nature entière change d'aspect pour qui la considère sous ces nouvelles données, et quelle révolution pacifique ne s'opérera pas dans les mœurs et les lois, le jour où plus justes, parce que plus éclairés, les législateurs et les tribunaux verront, chez le criminel, non un être *déchu* mais un nouvel arrivé dans le règne hominal, où se révèlent encore, en lui, les instincts brutaux de l'animalité dont, naguère, il faisait partie. D'où vient que, depuis un certain temps, on soumet les coupables à un examen mental destiné à déterminer leur degré de responsabilité? C'est que, en y réfléchissant, on l'a compris : certains actes sont incompatibles avec une pleine possession de soi-même. Or, ceux chez lesquels se produit cette lacune sont des *inévolués*; ils ne sont pas *descendus* sur l'échelle de la moralité, car ils n'y sont pas encore *arrivés*. Ce sont des primitifs qui subissent, inconsciemment, l'influence de leurs récentes vies animales. Dès lors, la suppression de la peine de mort s'impose; un système pénal *éducatif* lui succède. La société a le droit et le devoir de se protéger contre les violences des *inévolués*, mais la vie humaine, à tous ses degrés, doit lui être sacrée, car c'est celle qui sert au progrès de l'individu, par la vie matérielle, d'abord, puis, par son contact avec des milieux de plus en plus élevés. C'est ainsi que se dessine le plan des existences successives; d'étape en étape, l'être se perfectionne; il franchit les degrés de l'ignorante grossièreté; il s'élève sur l'échelle intellectuelle et morale tandis que d'autres, nouveaux venus dans l'Humanité, lui succèdent en l'ascension des

échelons inférieurs. Ceux qui, par de nombreux retours, ici-bas, ont conquis leurs grades d'âmes évoluées, d'intelligences hors ligne, de moralité supérieure, ont, comme leurs frères de la plèbe mentale, peiné sous le labeur matériel et certains faits historiques, révélateurs de cette vérité, donnent à penser là-dessus. En constatant, par exemple, que le plus grand plaisir du roi Louis XVI était de travailler le fer avec le serrurier Germain et qu'il y apportait non seulement du goût, mais un véritable talent, on conclut logiquement que, dans une existence antérieure, il avait pratiqué et même aimé ce métier. Une dame fort riche appartenant à une famille patricienne se plaisait surtout aux travaux du jardinage, et sa réussite, en ce domaine qu'elle n'avait point étudié, non plus que ses parents ou ascendants, témoignait de connaissances acquises dont elle s'étonnait elle-même. On appelle cela aptitude *innée*; on l'apporte donc en naissant; mais où l'a-t-on prise quand il n'y a pas d'atavisme possible¹?

L'instinct de la Justice, d'accord avec le plan providentiel, nous fait désirer pour *tous* les mêmes droits, les mêmes biens, les mêmes éléments de bonheur, une répartition égale, enfin, des avantages, des travaux et des joies de ce monde. Aspiration généreuse satisfaite, peut-être, en des économies supérieures, mais qui ne le sera sur notre globe que le jour où l'Humanité tout entière formera une masse homogène ca-

1. En combien d'autres domaines cette vérité ne se révèle-t-elle pas?

pable de s'assimiler des principes et de produire des faits identiques entre eux; nous sommes loin de cet idéal — si c'en est un. — Les facultés, les aptitudes sont d'une infinie variété et chacune trouve son utilité, sa place et son emploi dans les besoins également infinis de la Société. Il y a plus : les mentalités primitives, c'est le grand nombre, sont incapables de s'élever, à bref délai, au niveau d'une vie supérieure. Il leur faut le temps, les moyens, le genre d'occupation adéquates à leur nature encore enveloppée des scories originaires.

Certes, devant Dieu, devant l'Humanité, par conséquent devant la loi, nous devons être, nous sommes tous égaux. La même protection est due au plus rudimentaire comme au plus évolué d'entre nous et, précisément, le progrès accompli chez les uns s'affirme en produisant des sentiments humains, fraternels, bienfaisants, des *actes*, surtout, d'affectueuse solidarité envers nos frères encore nouveaux arrivés dans le règne hominal. C'est ainsi que nous sommes appelés à devenir ouvriers avec Dieu, à réaliser notre propre amélioration en favorisant celle des autres.

CHAPITRE V

LE PÉCHÉ ORIGINEL

De tout temps, les fondateurs de religions, pour établir l'autorité de leurs doctrines sur les peuples encore enfants, durent se donner comme les interprètes privilégiés des lumières et de la volonté divines. Moïse en usa largement envers les Juifs et bien lui en prit, car jamais, avec le seul concours de sa puissante énergie, il n'aurait acquis le pouvoir dirigeant nécessaire à la conduite de ce peuple, errant dans le désert et contraint de se conquérir une patrie par la force des armes, dont il n'était point coutumier. Pour mener à bien cette difficile entreprise, il fallait au grand Chef le prestige d'un mandat céleste, joint aux ressources de la science qu'il avait reçue des initiés égyptiens. Cette prétention à posséder la vérité absolue, divinement révélée, par conséquent immuable, devait être sincère chez l'Initiateur; elle le fut, sûrement, en Moïse qui, du reste, versé dans les études occultes, pouvait produire des phénomènes transcendants et se mettre en rapport avec le monde immatériel, fait qui lui donna certainement, sur son

peuple, l'immense influence que l'on sait et qui le fit considérer comme le mandataire direct de Jéhova. Dès lors, sa parole, ses écrits portèrent l'estampille du divin et devinrent la parole même de Dieu¹; or, le grand Chef dut partager d'autant mieux cette opinion que ses relations occultes étaient de nature à l'en convaincre.

En réalité toute lumière est providentielle. Par cela même, ses rayons se proportionnent aux degrés infinis du développement humain, ce qui devient pour le penseur, la raison souveraine d'une tolérance illimitée envers les convictions du prochain quel qu'il soit. Il y a loin de cette haute vérité à la devise étroite et cruelle adoptée par le Catholicisme : « Hors de l'Eglise romaine pas de salut ! » Mais soyons nous-mêmes tolérants : ceux-là non plus n'en savent pas davantage ! Eux aussi, arriveront, à leur heure, à la vraie lumière. Cependant, cet exclusivisme farouche, si peu conforme aux enseignements *vécus* du Christ, est précisément ce qui, de nos jours, même, tend à prolonger, outre mesure, l'existence d'un dogme, probablement nécessaire aux chrétiens d'autrefois, mais dont la simple raison commence à faire bonne justice, de telle sorte que, maintenant, pour un grand nombre d'esprits éclairés, ledit dogme, comme beaucoup d'autres, ne tient plus debout. Nous avons nommé le Pêché originel².

C'est grâce à la divinité supposée de la Bible que

1. Moïse était un médium puissant ; cette éminente faculté le revêtait d'un caractère surnaturel aux yeux de son crédule peuple.

2. Cette hypothèse parut et paraît encore à beaucoup de

cette croyance désespérante s'est maintenue si longtemps. Comme tous les clergés défendaient aux fidèles de raisonner sur les mystères scripturaires, la foi au péché originel subsista sans conteste dans la conscience populaire, et telle fut l'aveugle soumission de celle-ci que nul ne sembla surpris de ce fait étrange : Dieu dotant l'homme de la Raison avec défense de s'en servir !

Or, un jour survint où souffla le vent du libre examen et la défense fut enfreinte d'un cœur léger. Des êtres pensants, las de vivre et de souffrir sous le châtiment d'une faute commise, il y a plus de six mille ans, par un ancêtre problématique, révoltés sous la perspective des peines éternelles promises à la presque totalité des humains, en vertu de l'hérédité du mal imposée par le droit du plus fort, des êtres pensants, dis-je, usant enfin de cette raison destinée à ne jamais raisonner, ont acquis, sur la parfaite justice de Dieu, des notions insoupçonnées jusqu'alors.

Nos erreurs, dans ce domaine, proviennent de l'idée plus que mesquine dont nous nous contentons sur l'ÊTRE SOUVERAIN. Les Initiateurs furent contraints de présenter aux peuples primitifs un Dieu proportionné à leur mentalité. Quand on songe, en particulier, à ces pauvres juifs, igno-

gens expliquer l'existence du mal sur la terre. Mais, outre l'insuffisance et la puérilité du récit génésiaque, un autre fait bat en brèche ce dogme enfantin ; c'est le mouvement scientifique très accentué qui, de nos jours, se prononce pour l'ascension lente et progressive de l'être, commençant au règne minéral et se poursuivant chez les végétaux, les animaux, puis dans l'Humanité.

rants, grossiers, à peine sortis de l'esclavage où les avait réduits les Egyptiens, n'ayant guère, comme notions religieuses, que leur fétichisme et de vagues traditions orales qui tendaient à s'effacer, on se demande comment ils auraient pu concevoir l'idée d'un Dieu par trop supérieur à ce qu'ils étaient eux-mêmes. Aussi Moïse prête-t-il au SEIGNEUR un caractère humain où la colère, la vengeance, une sévérité cruelle, etc., se donnent carrière, comme chez le plus simple mortel, et les lois édictées par ce Dieu de circonstance étaient conformes à la nature qu'on lui supposait¹.

Des conceptions plus vraies, plus lumineuses, existaient cependant ; mais elles ne franchissaient guère les cryptes où pontifiaient les savants de ce temps-là, qui, du reste, ne possédaient pas les ressources, aujourd'hui vulgarisées, dont tout homme d'étude peut bénéficier.

Par ces raisons appuyées de beaucoup d'autres, aussi peu logiques, la croyance au péché originel subsista et subsiste encore avec ses compléments inévitables : la colère du Créateur, sa malédiction, l'introduction du mal sur la terre et, finalement, sous les auspices de Satan, l'Enfer et ses peines *éternelles*, réalisant ces vers terribles de Musset :

« Un gouffre est sous mes pas, si je m'y précipite,

« Pour expier une heure, il faut l'Eternité !

le tout au nom de la Justice et de la Bonté de Dieu !

Durant trois mille ans, environ, on ne s'avisa guère de constater le déni que présentait un tel

1. Et l'on s'étonne que ces données, adéquates à la mentalité des juifs primitifs, ne les soient plus à la nôtre !

état de choses relativement à deux des principales attributions divines et, naïvement, on commandait à l'homme d'AIMER ce Dieu terrible, de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, chose vraiment difficile, car le jugement prononcé, sur ce premier péché — dont rien ne prouve l'existence, — apparaît d'autant plus cruel, qu'il sévissait contre un être absolument ignorant. On l'oublie trop malgré la découverte des squelettes humains fossiles, enfouis en divers lieux, et démontrant, jusqu'à l'évidence, l'infériorité intellectuelle de ces êtres primitifs *antérieurs* à la création supposée d'Adam dont les peuplades les plus sauvages nous offrent encore des spécimens assez instructifs. Les instruments, les ustensiles fabriqués par ces premiers habitants de notre globe, sont également de nature à nous édifier là-dessus.

Donc, il serait absurde autant qu'injuste, de considérer Adam, — s'il exista, chose douteuse, — comme un être éclairé, développé, par conséquent d'autant plus responsable. En somme, le péché originel ne saurait être accepté par la raison; et la conception actuellement admise de la Perfection divine, le rejette absolument tel qu'on l'affirme encore en vertu de la Genèse.

Mais il y a plus : la moindre logique met en évidence la contradiction existant entre l'introduction du mal dans le grand œuvre divin et la toute-puissante bonté de Dieu qui n'a pas pu ou su l'empêcher. En effet, l'homme résistant en face à la volonté de son Créateur démontre l'impuissance de cette volonté, et, du coup, Dieu se trouve anéanti!... Certains penseurs l'ont si bien compris que dans

un travail très consciencieux présenté par M. Auguste Lemaître, à la Société d'Études psychiques de Genève, l'Auteur, traitant cette question et n'en trouvant pas la solution, conclut qu'il faudrait presque admettre la création du mal par Dieu lui-même.

Ce point de vue change totalement si l'on considère ce que nous appelons *le mal*, comme la condition inhérente à notre nature, la conséquence inéluctable de l'origine humaine, dont le dépouillement tout aussi nécessaire, implique la douleur sous toutes ses formes ; car la douleur est mère du Progrès qui est la loi primordiale de l'existence.

Il est vrai que des personnes très bien intentionnées, du reste, réclament au nom de la justice. Il leur faut *le châtiment*... C'est là une simple question de conception. Très heureusement, la justice de Dieu ne se calque point sur la nôtre. Incommensurablement plus vaste et plus lumineuse, elle tient compte de nos origines et ne se venge pas des actes que notre ignorance native comporte *nécessairement*. Chacun de nous en a commis sa part dont le dommage fut supporté par notre entourage du moment. Si, plus tard, devenus nous-mêmes cet entourage, nous souffrons par le fait de quelque involuë, c'est dans la nature même des choses, puisque la douleur est inhérente à l'évolution, ce qui, en parenthèse, doit nous disposer à l'indulgence. Il est quelquefois difficile, mais il est toujours doux de pardonner, même à ses plus cruels ennemis. Or, si Dieu nous convie à la pratique de cette vertu, ce n'est pas pour s'en dispenser LUI-MÊME. C'est donc au nom de la divine justice que nous protestons contre la cruelle notion du châtiment.

Cette donnée s'harmonise avec la loi fondamentale en vertu de laquelle l'être conscient doit s'appropriier, par sa volonté, les mérites de son évolution; c'est au moyen de ses propres efforts qu'il se l'assimile et qu'elle finit par constituer son caractère individuel.

Il convient de rappeler, ici, ce que nous avons déjà dit : il arrive certainement que, par une sorte de répercussion éducative nos actes mauvais se retournent contre nous, provoquant ainsi le regret salutaire, le repentir, souvent d'énergiques efforts vers le bien; quant à la nature inférieure, son évolution se fait de par la *nécessité* de progresser; c'est seulement à l'état hominal que la *volonté* peut intervenir comme facteur de l'ascension morale; encore faut-il sûrement plus ou moins d'existences humaines pour acquérir la notion du droit, même élémentaire et du devoir.

La conclusion sommaire de tout ce qui précède est donc que le péché originel doit aujourd'hui faire place aux conditions matérielles et rudimentaires de notre origine première. Jean-Baptiste touchant les juifs dit : Matth. III. 9. de ces pierres mêmes, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham. Ceci n'est-il pas significatif? Les anciens avaient donc déjà certaines données à ce sujet.

CHAPITRE VI

PERFECTIBILITÉ

Une loi primordiale se révèle dans toute la Nature. Rien n'est créé pour rester stationnaire. Le mouvement demeure à la base de tout ce qui est. Les mers, lentement, changent de rivages; les glaciers se déplacent; les montagnes s'éboulent; le sol tremble et se bouleverse sous nos pas; le système solaire, tout entier, gravite, avec une rapidité vertigineuse, autour d'un centre inconnu et change incessamment d'horizon. Ces phénomènes inouïs se produisent sous une direction souveraine à laquelle l'homme reste étranger, car elle ne lui livre pas son secret; mais dans son propre domaine, il devient, le plus souvent inconsciemment, le facteur d'une activité progressiste mise au service de la même loi.

On a prétendu que le progrès n'existe pas pour les règnes inférieurs, puisque la carotte ne saurait devenir une rose, ni le serpent une gazelle. Et d'abord qu'en savons-nous? La Nature est un laboratoire à transformations infinies et, seule, elle

connaît ses arcanes. Mais si nous ne voyons pas un arbre, un animal se métamorphoser d'eux-mêmes en d'autres plus perfectionnés, l'action humaine n'en est pas moins positive sur les règnes inférieurs. Il ne lui est pas donné de changer l'espèce des êtres qu'elle domine, mais par des soins spéciaux, elle les embellit, les améliore et finalement les fait progresser. L'horticulture, l'agriculture, l'élevage du bétail, des chevaux, le dressage des chiens, etc., sont là pour en témoigner. L'Humanité, synthèse des éléments de notre globe, échapperait-elle seule à la règle fondamentale? Rien n'autorise à le penser. La simple observation des faits le démontrerait au besoin. Qu'il le veuille ou non, qu'il lesache ou l'ignore, l'homme, comme toutes choses, est tributaire de la loi commune : le Progrès! S'il ne l'accepte pas, il le subit, car c'est la clef de sa destinée. Ne cherchons pas plus loin la cause de la douleur : elle est tout entière dans LA NÉCESSITÉ DE L'EVOLUTION. A chacune de nos incarnations sur la terre ou ailleurs, nous traversons une minime phase de notre vie perpétuelle. Chacune, par ses efforts vers le Bien, doit marquer un nouveau progrès dans notre mentalité. Comme la Justice divine et la suprême Bonté assignent à tous le même point de départ, la même transformation ascendante et le même but, tous subissent le *travail évolutif*, c'est-à-dire la lutte contre les éléments originels dont le dépouillement s'opère au fur et à mesure qu'on avance sur le chemin de la perfection qui est aussi celui du bonheur.

Prenons l'homme à son origine; au moment où, quittant l'animalité, il revêt, en la personne d'un

sauvage, la forme inférieure de notre espèce, quel chemin n'a-t-il pas à parcourir avant d'arriver au plus ordinaire d'entre nous ! Il a tout à modifier en lui, tout à apprendre ; double travail qui, forcément, implique la souffrance. Point n'est besoin d'Enfer ni de châtement d'aucune sorte. L'inéluctable nécessité suffit à la motiver, à la justifier. Si notre esprit était plus largement ouvert à ces hautes vérités, elles apparaîtraient dans leur autorité souveraine et les hypothèses variées dont elles sont l'objet nous sembleraient singulièrement enfantines. Seulement, pour comprendre, pour accepter cette filière douloureuse de la vie humaine, il faut, de toute nécessité, élever plus haut nos aspirations¹.

Mais il y a plus : cette conception de notre nature prédispose éminemment à l'indulgence, au pardon. Au lieu de voir en celui qui nous offense un être méchant, en possession de toutes ses facultés, complètement conscient de la valeur de ses actes, si nous le considérons comme incomplet, ignorant les vraies conséquences de sa conduite coupable, un *inévolué*, enfin, notre appréciation, à son sujet, change du tout au tout. C'est bien certainement l'opinion dont s'inspira Jésus sur la croix, dans le sublime pardon, la divine prière qui demeure lumineuse à notre horizon moral :

« PÈRE PARDONNE-LEUR, CAR ILS NE SAVENT CE QU'ILS FONT ! »

1. Tant que nous n'en sommes pas capables, nous subissons inconsciemment l'évolution éducative de par la *nécessité*. C'est au fur et à mesure du progrès accompli, que la volonté intervient comme facteur de notre amélioration.

Hélas ! non, ils ne savaient ce qu'ils faisaient, ces magistrats qui avaient condamné le Juste, ces bourreaux qui le suppliciaient !

Et nous-mêmes, sommes-nous bien certains de savoir ce que nous faisons, dans mille circonstances de la vie où, remplis des meilleures intentions, animés d'une parfaite bonne foi, nous accomplissons en toute inconscience des actes dont les suites nous auraient épouvantés si nous avions su les prévoir. Que de femmes, par leur dévouement, leur abnégation même, ont favorisé les vices de leurs maris ! Que de parents, dont la cruelle sévérité ou l'indulgence exagérée, le dangereux aveuglement, ont développé chez leurs enfants les penchants qui devaient les perdre !

Et que ne pourrait-on citer encore ! Certes, nous sommes des ignorants. Que savons-nous, en ce qui nous concerne, du passé, de l'avenir et même du présent, ce point imperceptible aussitôt disparu que né. Combien sont-ils, parmi les meilleurs et les plus éclairés, ceux qui ne se trompent jamais, qui ne commettent aucune faute, ne se rendent coupables d'aucun tort ? La vue est infiniment bornée, l'intelligence à peine éclore, chez nous, déjà quelque peu évolués et le sentiment, élément supérieur de l'être, est encore enténébré de telle sorte, que c'est souvent son influence qui nous conduit aux pires fautes.

On parle des grands criminels, des natures barbares, féroces, qui font le mal *pour le mal* et semblent réfractaires à toute influence moralisatrice. Ce sont des humains récents, sortis depuis peu de l'animalité dont ils apportent parmi nous les ins-

tincts aveugles. Ils ne sont guère plus coupables que le tigre ou le constrictor. Ils obéissent à des entraînements originels, et le manque total de raisonnement, de prudence qui caractérise, le plus souvent, la perpétration de leurs crimes, dénote si clairement la complète absence d'une logique, même élémentaire, que devant le récit *du fait* on est tenté de s'écrier : « Mais il est fou ce misérable ! »

— Non, il n'a pu *perdre* la raison car il ne l'a pas encore acquise.

Ces êtres sont des primitifs, des ignorants ; il faut donc les éclairer. Certains d'entre eux ont reçu de l'instruction ; mais leur for intérieur ne se l'est pas assimilée ; ils ne sont pas mûrs pour cela, ils peuvent cependant appartenir, — c'est souvent le cas, — à quelque famille honorable dont ils font la honte et le désespoir. Il y a, dans la marche de l'évolution humaine, des phases absolument inexplorées. Le plan en apparaît en bloc, aux rayons du vrai, mais le dogme du *péché originel* obstrue encore notre vision mentale et nous empêche de saisir tout ce qu'a d'admirable ce principe de la perfectibilité¹. Pourtant on peut concevoir que certains êtres séjournent peu de temps dans les phases inférieures de l'Humanité et que, parvenant à s'incarner en un milieu d'une mentalité bien au-dessus de la leur, ils y produisent ces anomalies qui

1. L'erreur primordiale consiste justement à l'avoir méconnu. Tout démontre que notre monde fut créé *perfectible* et non *parfait* et quand on y réfléchit, on est forcé d'admirer les ressources infinies au moyen desquelles il remplit sa destination.

déconcertent la pensée. Mais notre séjour sur la terre étant une *école* et la nécessité de l'évolution une *loi*, la famille affligée d'un membre moralement retardataire sur son entourage, trouve là maintes précieuses occasions de s'exercer à des vertus qu'elle n'aurait pas acquises, en de plus heureuses circonstances.

De même, celui qui s'est, pour ainsi dire, fourvoyé en une honnête parenté, y reçoit des exemples et des enseignements dont il se souviendra et qui l'aideront, quelque jour, à s'améliorer lui-même.

Ouvrons les yeux, sachons observer, penser, déduire et nous aurons la raison d'être de bien des faits apparemment inextricables.

« Ils ont des yeux et des oreilles et ne voient ni n'entendent » disait Jésus, — Voyons-nous, entendons-nous mieux ? Il est des vieillards — peu nombreux, mais il en est, heureusement, — qui, après une vie longue et tourmentée, fertile en chagrins déchirants, en catastrophes irréparables, disent : « Tout est bien ! Tout était *nécessaire* pour « m'exercer à l'empire sur moi-même, à l'endurance « patiente et résignée, au pardon large, illimité, etc. « J'ai franchi un degré de l'échelle difficile, mais « si peu que ce soit, je ne l'ai pas payé trop cher, « car j'ai mieux compris et senti l'amour du PÈRE « pour ses créatures et c'est la douleur qui m'a « rapproché de Lui ! »

Ceux-là ont conscience de leur évolution, s'ils se sentent en harmonie avec leur destinée providentielle, ils en sont heureux parce que leur carrière morale s'accomplit normalement. Ils ne changeraient pas leurs tribulations, leurs poignantes

angoisses, contre la constante prospérité, les plaisirs, les joies, les richesses de ceux qui n'en sont pas encore à la lutte consciente pour le progrès; à la SEULE CHOSE NÉCESSAIRE dont parlait Jésus. Ceci nous amène à rappeler un fait constamment évoqué par les esprits superficiels, comme battant en brèche la Justice et la bonté souveraines.

— Pourquoi, disent-ils, les meilleurs d'entre les hommes, sont-ils, ordinairement, en butte aux pires douleurs, tandis que des gens sans cœur ni moralité ont tout à souhait et mènent une vie exempte de chagrin.

— Par la même raison qui dispense le jeune enfant, ignorant et faible, des travaux que lui imposera, plus tard, l'enseignement supérieur. Si, plus soucieux de nos destins ultérieurs, nous comprenions enfin que le court passage ici-bas, nommé : vie humaine, est une *infime* étape de notre immortelle existence, les circonstances les plus fâcheuses, les événements les plus graves perdraient infiniment de leur importance à nos propres yeux.

En sortant un instant de soi-même, en s'élevant, par un énergique effort mental, au-dessus du temps et de l'espace pour considérer l'ensemble de ses existences à travers les âges, on arrive à en saisir la synthèse, et cet aspect grandiose diminue d'autant la portée des choses que, d'ordinaire, on considère comme capitales. De même que l'homme fait se rappelle en souriant les grands chagrins de son enfance, les *pensums*, les retenues, les corrections et tant d'autres *malheurs* auxquels il doit d'être, aujourd'hui, un citoyen éclairé, utile, un chef de famille aimé, respecté, béni; de même, parvenu

jusqu'à certain sommet à travers et par les vicissitudes de ses vies éphémères, l'être évolué, conscient des bienfaits de la douleur, accepte cette dernière comme une amie sévère, mais indispensable. Il ne se révolte plus contre elle, car il ne demande plus à la terre ce qu'elle ne peut lui donner : *le bonheur*. Et comme ses conceptions sur le *devenir* se sont illuminées de nouvelles données, dans chaque visite de l'adversité, il s'exerce à trouver un but et travaille à se corriger d'un défaut, à conquérir une vertu, et la vieillesse, au lieu de le rendre grognon, égoïste, méchant et soupçonneux comme cela se voit souvent, le rassérène, l'améliore et l'amène souriant au seuil de la tombe qui, pour lui, est la porte ouverte sur la vraie vie et la liberté.

En reconnaissant que ce monde, revêtant le caractère d'une école, n'est pas un séjour délectable et que nous ne devons pas lui demander plus qu'il n'est destiné à nous donner, il est juste de constater, aussi, qu'il offre à ses habitants de belles et nombreuses joies, celles de la famille; le spectacle toujours nouveau des magnificences naturelles, les prodiges de la Science, le prestige de l'Art, l'intime satisfaction du travail réussi, les nobles émotions du patriotisme, l'ineffable douceur d'une affection fidèle et dévouée, etc., etc.

Malheureusement, l'esprit humain est plus disposé à s'exagérer le chagrin qu'à en reconnaître les compensations; souvent même, des gens qui paraissent assez évolués passent à côté de ces joies, comme s'ils étaient impuissants à les apprécier. Ils semblent se complaire à réserver leurs facultés sensitives pour la seule douleur; de là, le

découragement, père du désespoir. Encore un coup, ouvrons les yeux ; sachons voir, aussi, ce qui est bon et doux au cœur, afin d'en être joyeux et d'en rendre grâce, car pour celui qui sait comprendre, *tout* a sa raison d'être et doit concourir à l'évolution de l'être.

Au moment de terminer ce chapitre, qu'on me permette de signaler l'immense avantage qu'offre à l'Humanité la certitude que nulle injustice et nul *péché* n'entachent son origine. Appelée à la vie, au sortir des bas-fonds terrestres, elle est ignorante, imparfaite, en vertu de ses commencements infimes, mais elle n'est pas *coupable*. Nul de ses membres n'est exclu du glorieux avenir promis à la perfection, plus ou moins relative, conquise par la lutte contre soi-même. Il n'y a pas *chute*, mais ascension évolutive. DIEU est bien NOTRE PÈRE et nous ne sommes pas maudits !

En nous appelant à la vie, dès la fondation du Globe, IL savait par quelles phrases grossières d'ignorance et de brutalité nous *serions obligés* de passer. Il ne nous en fit pas responsables ; pas plus que, devenu homme, ne l'est le petit enfant qui se révolte, trépigne et bat sa mère, actes inhérents à l'âge du bébé et dont, plus tard, nul ne lui demande compte. Quelle est notre importance devant Dieu ? *Infiniment* moindre que celle du marmot à l'égard de ses parents. Et nous, atomes imperceptibles, prétendons *offenser* Dieu, dans son inénarrable majesté ? Provoquer sa *colère*, attirer sa *vengeance* ! Quelle vaste erreur née de l'orgueil humain et de son ignorance du CARACTÈRE SOUVERAIN ! L'Humanité, dans son infériorité, l'a supposé

semblable à elle-même et lui a généreusement prêté tous ses défauts. C'était dans la nature même des choses. Mais, à mesure que s'élargit notre horizon mental, nos primitives notions s'effacent ou s'illuminent de rayons révélateurs. Notre pensée se rapproche graduellement de la Pensée du PÈRE; nous comprenons mieux son amour pour son œuvre et sa puissance pour le réaliser en des sphères de bonheur. Sa volonté est que nous devenions *tous* bons, par conséquent *tous* heureux : eh bien ! sa volonté est obéie puisque *tous* nous évoluons dans les conditions adéquates aux éléments dont nous sortons. Et nous y sommes sollicités, aidés, par certaines conséquences de nos actes mauvais, lesquelles nous font souffrir, ce qui nous incite à nous croire *punis*. Il n'en est rien, nous subissons les suites logiques de notre conduite, de nos erreurs, retour utile nécessaire à notre évolution. Souvent, même, les plus avancés, sur cette route ardue, ceux qui, de l'aveu général, sont les meilleurs d'entre nous, devant acquérir le degré supérieur de quelque vertu transcendante, ex. : le pardon à *tous* de *toutes* les offenses possibles, subissent des afflictions exceptionnelles, destinées à développer, à fortifier en eux cette divine faculté. Ceci explique certaines vies demeurées énigmatiques aux yeux du vulgaire. Comment, par exemple, pourraient-ils apprendre à pardonner les pires injustices s'ils ne subissaient pas les pires offenses, les pires ingrattudes ?

CHAPITRE VII

LIBERTÉ. — RESPONSABILITÉ

Voici une question très diversement comprise et sur laquelle se sont échafaudés bien des systèmes opposés. En effet, si l'homme est entièrement libre, il est entièrement responsable et vice versa.

Ce principe, rigoureusement établi, il s'ensuit que la responsabilité et la liberté sont absolument proportionnelles entre elles. Donc, pour déterminer un degré de culpabilité quelconque, il faut, avant tout, connaître l'exacte mesure de liberté qu'implique l'acte incriminé.

Le dogme du péché originel est tributaire de cette irrécusable vérité. C'est parce que notre premier père (??) fut réputé parfaitement conscient de sa désobéissance et avoir agi dans la plénitude de sa liberté, que sa faute put revêtir une si colossale importance. Or, nous l'avons vu, même en acceptant la légende, on ne peut nier l'état d'infériorité mentale où se trouvait Adam; du reste, comme nul n'admet plus la création première d'un seul homme et d'une seule femme, mais bien l'appari-

tion, dans chaque région, d'une race humaine adéquate à son lieu d'origine, — ce qui en explique la diversité, — il devient évident, soit de par l'Histoire, soit en vertu d'observations exercées sur tous les peuples, que leurs commencements ne furent point ceux d'une civilisation quelconque. Tous, conquièrent longuement, laborieusement, celle qui leur est propre ou en reçurent une, toute faite, des nations qui les avaient soumis¹. Nous voici donc revenus aux débuts de l'Humanité, marchant avec lenteur et maints tâtonnements, sur la route problématique du Progrès. En cet état de choses, le principe de la Liberté ne s'affirmait pas comme il le fait aujourd'hui; et point n'est besoin d'être logicien émérite ou savant historien, pour conclure à l'infime somme de liberté individuelle et collective possédée par ces premières peuplades. Dans

1. Et Dieu vit tout ce qu'Il avait fait et voilà, il était très bon. Genèse I, 31. Tel est le passage sur lequel s'appuient toutes les Théologies chrétiennes pour affirmer que le premier péché détermina la déchéance de la création terrestre et que de là, datent tous les instincts sanguinaires des carnassiers, les sucs empoisonnés de certains végétaux et, surtout, les vices, les passions mauvaises des humains. Malheureusement pour cette orthodoxe interprétation, il est aujourd'hui démontré que les animaux fossiles, enfouis par des cataclysmes géologiques, aux profondeurs du globe, bien avant l'apparition de l'homme ici-bas, renferment dans leur estomac pétrifié les cadavres des êtres qu'ils ont dévorés et que leur structure même indique la nature de leurs appétits.

On peut donc admettre qu'en effet, à son origine, notre monde était très bon, non dans le sens *absolu* du terme, mais pour la destination qui lui était assignée, c'est-à-dire comme domaine de transformations progressives, laboratoire évolutif.

ces conditions privatives de toute responsabilité, celle-ci s'écroule d'elle-même, entraînant dans sa chute le péché originel et toutes ses conséquences. En vain objecterait-on que, de nos jours, l'instruction est répandue à flots, que les consciences se développent, s'éclairent, qu'en un mot, chacun sait ce qu'il fait et, par conséquent, en est pleinement responsable de par la lumière acquise.

— Quelle lumière ? demandons-nous.

— Celle de la Religion.

— De quelle religion ? Chacune a sa propre clarté réputée infaillible, qui anathématise celles des autres ; à laquelle s'arrêter et comment discerner la meilleure ? La lumière philosophique serait-elle plus limpide ? Mais, encore, quelle philosophie ? Il en circule une certaine quantité qui, toutes, prétendent au sceptre de la logique et se contredisent à qui mieux mieux car, en les échafaudant, leurs auteurs ont oublié l'Élément suprême, indispensable¹, sans lequel rien ne s'explique et leurs conclusions ne sauraient satisfaire l'esprit anxieux qui a besoin de justice et de bonté. Qu'est-ce à dire ? N'y aura-t-il donc pas, sous le ciel, un flambeau, celui de la vraie lumière, de cette lueur surhumaine vers laquelle s'élance la conscience tourmentée en s'écriant : « La voilà, je la reconnais, tout mon être tressaille au contact du Vrai ! »

1. Cet élément c'est DIEU, vu de plus haut, appliquant, dans son infinie bonté, les lois de la vraie équité et ne nous rendant justiciables que dans la limite des possibilités et de l'idéal très relatif dont nous sommes capables. Répétons qu'ici, la souveraine justice implique la souveraine bonté, car elle exige l'exakte appréciation des *causes* initiales.

— Oui, ce flambeau providentiel existe; Jésus n'a pas dit en vain : « Demandez et vous recevrez, heurtez et l'on vous ouvrira, ce sont les violents qui l'emportent. » Quand l'être humain, stimulé par la souffrance, s'abîme dans la recherche du Vrai, de ce Vrai lumineux qui seul peut étancher la soif d'une âme desséchée par la douleur, quand du profond de la conscience, part un cri de supplication et de souveraine détresse, la lumière se fait dans l'esprit désolé; les obscurités dogmatiques se dissipent comme les brumes de la nuit au souffle du matin. Tout ce qui est contraire à la Justice, à la Bonté absolues disparaît des dispensations suprêmes; l'amour divin inonde l'Univers, et l'écho d'une parole de miséricorde, traversant les âges écoulés, répète au cœur palpitant d'espérance : « Dieu est Amour ! » Il ne maudit personne, parce qu'il veut et peut réaliser le bonheur de *tous* dans le parfait accomplissement du Bien. « *Dieu est amour !* » Si l'homme souffre, ici-bas, c'est que la douleur seule peut le faire évoluer. S'il en était exempt, il demeurerait stationnaire dans son ignorance et sa grossièreté primitives; c'est la souffrance qui le pousse vers le mieux et l'incite à progresser. La terre est une école dont l'Instituteur est Dieu *qui est Amour !* Répétons-le.

Le problème du mal, de la souffrance, se résout tout entier par l'origine de l'Humanité. Proclamer la liberté morale de l'homme primitif que nous fûmes tous, que nous sommes encore, est l'une des erreurs capitales de ces dogmes aujourd'hui chancelants sur leurs fondements et que la moindre réflexion réfute à tout jamais.

Mais, dira-t-on, c'est la base même de la religion chrétienne que vous sapez en ce moment. Songez-vous à la gravité d'un tel acte?

— J'y songe et ne me dissimule point que la destruction de ces dogmes, trop longtemps acceptés, change singulièrement le but et la nature du sacrifice rédempteur. Mais, outre que Jésus nous a libérés de l'Ancienne Alliance, spécialement destinée au peuple juif, il n'a jamais parlé du péché originel ni de la malédiction divine dont il fut soi-disant suivi. Sa vraie mission fut la promulgation de la loi d'amour, supprimant celle du talion qui, jusqu'alors, avait sévi chez Israël, en raison même de la mentalité spéciale de ce peuple, comme subsiste encore aujourd'hui la féroce loi du lynch dans la grande république américaine. Toute la doctrine du Christ tient dans ce peu de paroles : « Aimez-vous les uns les autres. Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. Pardonnez à vos ennemis. Priez pour ceux qui vous maudissent et vous persécutent, et son court passage en ce monde fut la prédication *vécue* de ces préceptes. Jésus n'établit aucun dogme; son bref et lumineux enseignement contient en principe la solution de toutes les questions morales, sociales, politiques, religieuses et autres. Quand on aura saisi l'immense portée de ce fait, on s'expliquera que le grand Initiateur ait pu dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

Non, en effet, cette vérité universelle, applicable en tout temps, en tout lieu, résolvant tous les problèmes de la vie, cette prédication, sanctionnée par la mort du Christ, subsistera éternellement. Elle

régit tout : des mondes stellaires au foyer familial. Les malaises sociaux, les divisions humaines, les rancunes, les rivalités meurtrières, les haines vengeresses, le paupérisme, les guerres, restes de l'antique barbarie et mille autres maux ont leur source dans l'absence de cet amour dont Jésus nous laissa l'exemple béni. Comment se fait-il que si peu le comprennent ? Le jour où chacun ferait pour tous ce qu'il voudrait qui lui fût fait ; où nous nous aimerions réellement les uns les autres ; où nous saurions pardonner « septante fois sept fois ; » le règne de Dieu serait sur la terre et ce monde, maintenant tourmenté par le hideux égoïsme, resplendirait de lumière, de gloire et de bonheur.

Mais l'homme issu des éléments inférieurs de son globe, ne peut être parfait. Il y a plus : il ne saurait le devenir dans une seule existence. C'est peu à peu, en revenant maintes fois sur ce globe, pour lutter et s'instruire, qu'il se dépouille de ses instincts brutaux et, graduellement, arrive à être bon et dévoué d'égoïste et bestial qu'il fut dans ses commencements. Il est sous la loi du progrès ; il faut qu'il évolue car Dieu le veut heureux. Mais Lui le PÈRE connaît nos origines ; nos scories natives ne sont pas pour l'irriter ; Il sait que l'expérience et la douleur nous instruiront ; que le mouvement général nous entraînera et, sans nous *punir*, il permet que, dans cette vie les suites mêmes de nos actes mauvais nous éclairent.

Ainsi, le plus souvent, le tort que nous faisons aux autres retombe sur nous-mêmes. Nous ne sommes pas tous évolués en même temps, au même degré. En ceci, nous varions à l'infini. C'est là que

gît l'invincible obstacle à la réalisation d'une Humanité homogène, où l'amour du prochain régirait tous les faits de la vie. Tandis que quelques-uns semblent avoir parcouru le cycle de leur développement intellectuel et moral, le très grand nombre en a, de peu, dépassé les commencements, beaucoup sont encore à leurs premières étapes. D'autres occupent des rangs intermédiaires et dans chacune de ces catégories on peut constater de multiples nuances. En vertu de notre demi-cécité mentale, nous déplorons ce manque d'unité. Pourtant, il constitue l'un des primordiaux et mutuels éléments du Progrès¹. Ceux qui souffrent par la faute des autres apprennent l'indulgence, le pardon; les inférieurs, au contraire, ont sous les yeux l'exemple des vertus qu'ils doivent acquérir. Le même fait se retrouve dans les mariages mal assortis. Mais l'*Idée*, le *Principe* est une graine morale; il lui faut, comme à toute semence, une plus ou moins longue incubation. Celle de la vraie pensée chrétienne y a mis près de deux mille ans; encore n'est-elle guère qu'à l'état de germe. Seulement comme, étant données les existences successives dans l'Infini de la Durée, nous disposons, pour évoluer, d'un temps indéfini, *tous* arriveront au but déterminé par la souveraine Puissance qui est aussi la suprême Bonté².

1. Tout porte à croire qu'il existe des mondes sidéraux où règne une certaine unité morale; ce sont, alors, des sphères supérieures, habitées par des Humanités évoluées qui trouvent en cette harmonie le bonheur conquis par les luttes antérieures.

2. Alors, nos étapes dans ce monde nous paraîtront ce

Ici se place une question sur laquelle l'opinion se divise de plus en plus parmi les adeptes de la doctrine kardéciste. Nous l'avons déjà vu : le Maître n'a jamais admis l'immobilisation de l'enseignement dont il fut l'Initiateur. Il prévoyait que le champ des principes primordiaux, dont il se faisait l'interprète, s'élargirait avec le temps ; mais il jugeait que, pour le moment, il valait mieux se borner aux vérités fondamentales, sans trop heurter les idées invétérées dans l'esprit des masses qui, peu à peu, pensait-il avec raison, s'assimileraient des notions plus élevées. Bien supérieur en cela aux fondateurs de Religions qui prétendirent posséder la Vérité absolue et prononcèrent l'anathème contre la moindre modification fut-elle d'un *iota*. — Ceci émane de l'Apôtre Paul. — Il déclare cependant ne donner que *le lait* de la Parole sacrée, les hautes vérités ne pouvant être comprises alors.

Il y a donc, une progression nécessaire dans la connaissance des voies providentielles ; en vertu de quoi, la question du châtiment apparaît sous un jour nouveau ; d'abord en ce que Dieu ne *châtie* pas, mais nous soumet à l'évolution qui détruit l'ignorance et constitue le progrès, notion éminemment supérieure, comme principe, à celle de la punition, surtout comme on l'a si longtemps admise, c'est-à-dire, s'exerçant d'une vie à l'autre de telle sorte, que, par exemple, un mauvais père en

qu'elles sont réellement, de courts séjours sous une discipline *éducative, nécessaire*. Nos conceptions *évoluées* réduiront, à leur juste et infime valeur, les vicissitudes passées ; elles n'auront pas plus d'importance à nos yeux que n'en ont, à ceux de l'homme fait, ses petits chagrins d'enfant.

aura lui-même un méchant dans sa prochaine incarnation. Le meurtrier sera tué à son tour, etc. Et ceux qui auront été les instruments de cette justice implacable et douteuse seront eux-mêmes, dans leur vie ultérieure, victimes d'un assassin ou d'un père dénaturé, lesquels subiront les mêmes châtimens; ainsi de suite à perpétuité. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Au lieu d'être l'extinction du mal, c'en est l'éternelle continuation. Mais il y a là un autre danger. Si toute douleur est un *châtiment*, les heureux de ce monde qui ne sont pas toujours les meilleurs¹, — car on ne donne pas aux commençans des devoirs trop difficiles, — seront tentés de juger très mal ceux-là mêmes qui, par un suprême effort, sont en train d'acquérir une haute vertu. Ils souffrent beaucoup diront-ils, c'est qu'ils sont très coupables; ils ont sans doute commis beaucoup de mal dans leur vie précédente; ils en sont punis; laissons passer la justice de Dieu; nous ne devons pas l'entraver envers ceux qu'elle châtie. De là, complète absence de charité. *J'ai vu* cela de près chez de forts honnêtes et bonnes gens qui, sous l'influence de cette erreur, s'abstenaient de toute sympathie envers des affligés certainement beaucoup plus avancés qu'eux.

1. On a vu, précédemment, que les vertus les plus difficiles, les plus élevées, comme le pardon illimité, par exemple, s'acquièrent vers les dernières étapes terrestres; quand, déjà évolué, on doit encore s'approprier quelque perfectionnement supérieur dont l'assimilation est forcément très douloureuse. Ce fait explique les affections terribles auxquelles sont souvent en butte les meilleurs d'entre les humains.

Il y a mieux : ces mêmes personnes, en vertu de leurs convictions partagées, du reste, par leur entourage, cachaient soigneusement leurs propres adversités ; et bien qu'elles eussent aussi leurs sujets de tristesse, affectaient une sérénité, une gaieté bien éloignées de leur cœur. Elles craignaient fort pour elles-mêmes les jugements dont elles accablaient autrui. En maintes occasions, ces feintes les entraînaient jusqu'au grossier mensonge.

Jugeons l'arbre à son fruit !

Il paraît que cette croyance au châtimement d'une vie à l'autre existait plus ou moins chez les anciens juifs, car, à propos de l'aveugle-né, guéri par Jésus, un d'entre eux demanda au Maître si ce malheureux ou ses parents avaient, avant sa naissance, commis un acte coupable qui lui valait cette punition. Jésus déclara qu'il n'y avait aucune raison de ce genre dans la cécité de cet homme et jamais, selon les Evangiles, il n'enseigna autre chose sur ce point. Si le fait eût existé, c'était le cas de le dire. Il n'en fut rien.

Du reste, nous connaissons tous des gens qui furent d'excellents fils et dont les enfants sont coutumiers de procédés révoltants envers leurs père et mère. Que ceux-ci aient pu, jadis, en des vies primitives, commettre la même faute, c'est possible, on n'en sait rien ; mais puisque, en fin de compte, ils s'en sont corrigés, au point d'être maintenant des fils exemplaires, à quoi bon cette superfétation de peine, venant longtemps après, à l'insu de l'excoupable, sans une apparence d'utilité ? Cela s'appellerait-il de la justice ? — Non, certes ! Bien autrement lumineuse et féconde est la donnée de

l'évolution, en vertu de laquelle nous devons *apprendre* le pardon *illimité*, — qui n'empêche pas le maintien du droit et de la dignité paternelle, — pardon d'autant plus difficile que l'offense part de ceux qu'on aime, pour lesquels on s'est dévoué, souvent même sacrifié. Si la pensée d'être puni pour des fautes ignorées est décourageante et de nature à révolter le cœur, combien, au contraire, est réconfortante et douce la certitude d'acquiescer sous une discipline providentielle, des lumières jusqu'alors insoupçonnées, pour franchir un nouvel échelon du perfectionnement!

Quand on a, ne fût-ce qu'une fois, goûté à cette coupe bénie, on ne saurait retourner aux erreurs d'antan. L'âme demeure calme et résignée même dans ses tourments, elle sait que, de chaque douleur, doit surgir un *bien*, le plus important, le seul nécessaire, a dit Jésus : *l'évolution*, élément primordial posé à la base de tout ce qui est. Ce principe souverain explique une foule de choses qui paraissent incompréhensibles. On parle, par exemple des malheureux idiots, se demandant comment concilier leur triste condition avec la justice et la bonté de Dieu. Ils semblent être victimes d'une cruauté exceptionnelle. Erreur! Qui sait combien d'entre nous, à leurs commencements, ont traversé des étapes semblables! On ne tient pas assez compte des premières incarnations humaines, si proches encore de l'animalité. Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres dont l'intelligence paraît absolument *fermée* à toute *idée*? Nous les disons *sots*; ils ne sont que trop nouvellement arrivés dans notre milieu. Ils se développeront en leur temps, dans des

vies ultérieures auxquelles ils se préparent d'ores et déjà par leur contact actuel avec ce monde. Cette pensée est consolante, elle nous prédispose à l'amour de ce prochain primitif qui passe par où nous avons passé; précieuse leçon de modestie et de solidarité. Mais comment faire comprendre ces choses à l'ensemble de l'Humanité actuelle? Elles sont simples, cependant, comme tout ce qui est vrai. La prédication du Christ aussi l'était; elle a même paru *trop* simple; aussi l'a-t-on compliquée à plaisir; de telle sorte que, dès l'origine, on y introduisit des dogmes, — par exemple la prédestination, — plus propres à diviser les cœurs et les esprits qu'à les unir, comme le désirait le grand Missionnaire. En somme, chacun passe par la filière qu'exige d'abord sa propre nature, puis, l'acquisition de vertus supérieures en vue du but final. Il n'y a donc pas à s'étonner de l'inénarrable somme de douleur dont l'homme est tributaire. *Evoluer*, tel est le but de la vie : l'inéluctable nécessité commande : avant tout *il faut* progresser, et nous ne pouvons le faire que par la souffrance. On mène grand bruit de la liberté.... J'en appelle à l'expérience de tous : sommes-nous vraiment libres? Qui donc peut se vanter de faire ce qu'il veut? Le pays, le siècle, les mœurs, le milieu, la santé, la parenté, la position financière, l'atavisme, y compris les tendances innées, mille autres choses agissent sur la volonté. Non, l'homme n'est libre que dans le très petit domaine de faits dont il est capable d'apprécier la nature, l'influence ultérieure, etc., et même en ce cas, combien n'est-il

pas forcé de faire le contraire de ce qu'il voudrait ¹ !

Que nous l'acceptions ou non, la liberté et la responsabilité s'acquièrent et se développent, simultanément, au fur et à mesure du progrès mental réalisé; mais notre vue intellectuelle et morale est encore trop étroitement bornée pour impliquer la responsabilité telle qu'on cherche à l'imposer.

1. Même en faisant ou croyant faire ce qu'il veut, l'homme ne peut jamais embrasser l'ensemble des conséquences de ses actes.

CHAPITRE VIII

ÉVOLUTION

Il est intéressant d'observer les rapports établis entre le progrès scientifique et les croyances humaines, au moins chez ceux qui se donnent la peine de réfléchir. A mesure que des études plus complètes s'opèrent, certains côtés de nos destinées se révèlent, non plus sous forme d'hypothèse hasardée, mais avec le caractère positif correspondant aux exigences mentales de notre temps. Il convient de ne pas accepter aveuglément toutes les déclarations de la science; plus d'une fois elle dut se déjuger¹. Il lui arrive même de prendre la partie pour le tout comme le fait modestement (?) le Matérialisme qui s'intitule : *la Science*, tandis qu'il en constitue un des nombreux domaines, mais ne saurait la représenter dans sa totalité.

1. Contrairement à ce que, jusqu'alors, avaient soutenu MM. les Savants, les travaux de G. Le Bon démontrent que la matière est dissociable et se résorbe dans l'Ether universel. — Que d'astronomes placèrent la terre au centre de l'Univers et combien Galilée paya chèrement la gloire d'avoir compris la vérité!

Quand les naturalistes s'avisèrent de constater l'acheminement de tout le règne animal vers l'Humanité, ce fut une grande affaire. A côté d'affirmations convaincues, il y eut beaucoup de négations passionnées. La discussion subsiste. Une foule de gens déclarent qu'ils n'admettront jamais une telle filiation¹. Cependant, l'illustre astronome, M. Camille Flammarion donna, il y a une trentaine d'années, en plein Paris (salle des Capucines), une série de conférences, avec projections, démontrant jusqu'à l'évidence, par la comparaison des fœtus, la progression continue des organismes, de l'animalité à l'homme. C'était clair, net, irréfutable. Et ceux qui suivaient ces séances avec un intérêt palpitant, n'étaient pas les premiers venus. Tout le monde sait là-bas que le public de M. Flammarion se compose de l'élite pensante et savante de la France.

Plus tard en 1899, M. Izoulet, professeur au Collège de France donna, sur l'évolution de l'être, un cours admirable, devant une salle comble qui trépignait d'enthousiasme. Ses conclusions corroboraient celles de M. Flammarion et dans les acclamations qui ébranlaient les vieilles parois du Collège de France, on sentait que les affirmations de l'orateur étaient en parfaite harmonie avec les as-

1. Maintenant, le jour est proche où des recherches plus approfondies démontreront, comme on a déjà commencé de le faire, que la vie rudimentaire se révèle chez les minéraux. Notre origine partirait donc de là, puisque, dans les manifestations vitales, tout se tient, s'enchaîne et suit une marche ascendante. Quelle admirable unité révèle le plan providentiel !

pirations des assistants. Je ne saurais oublier la profonde impression produite sur l'auditoire par la parole chaude, incisive, la rigoureuse logique, les envolées sublimes de cet homme évidemment peu robuste etsi pâle ! dont le regard profond, lumineux et doux électrisait l'assemblée, car ce n'était plus là un banal professeur : c'était un apôtre de la grande vérité qu'il annonçait ! « Quand vous êtes témoin, disait-il, d'un acte coupable, soyez indulgent car il émane d'un *inévolué*¹. »

Quelle leçon de haute charité ! D'une charité motivée puisque l'être fautif est en chemin vers le mieux, mais ne l'a pas encore atteint. Bonne occasion de se rappeler que nous lui avons été semblables, que nous sommes encore bien loin de la perfection.

Le principe de l'Evolution, si magistralement affirmé par M. Izoulet, fait logiquement suite à l'un des faits principaux enseignés par M. Flammarion et quoique dans leur route à travers l'Humanité ces lumineuses vérités ne fassent pas grand bruit, elles ne s'en infiltrent pas moins chez les concepts capables de se les assimiler et constituent l'un des palladiums les plus puissants contre l'invasion du matérialisme.

L'être s'élaborant à travers maintes existences dans les règnes inférieurs, puis arrivant à l'Humanité rudimentaire pour passer ensuite à des conditions mentales plus élevées, implique, au premier

1. N'ayant pas sous les yeux le texte de ces paroles entendues il y a onze ans, j'en reproduis le sens, mais non l'exacte expression.

chef, la progression morale proclamée par le distingué professeur du Collège de France.

Cette incontestable ascendance ne s'exécute pas toujours d'une façon uniforme et régulière. Comme on l'a déjà observé en divers domaines des opérations naturelles, elle présente des soubresauts qui déconcertent la pensée, mais dont la raison d'être logique existe certainement car tout est réglé, coordonné par la souveraine Sagesse. Notre profonde ignorance nous empêche seule de comprendre la cause et le but de certaines anomalies apparentes. Cependant, le peu que nous en pouvons discerner est de nature à provoquer admiration et confiance pour ce qui nous reste inconnu dans ce champ d'observation encore si peu exploré.

On voit parfois un père, une mère irréprochables, avoir pour fils un monstre, un criminel de la pire espèce. Oui, cela arrive; un être, à peine sorti de l'animalité ou de la plus extrême sauvagerie, peut, exceptionnellement, s'incarner chez une famille évoluée; car les parents *ne créent pas l'âme*, ils produisent *la matière* destinée à l'envelopper, à la personnaliser et si, fréquemment, l'enfant leur ressemble, s'il a d'eux certains traits physiques, intellectuels ou moraux, cela tient sans doute à quelque intime opération physiologique indépendante de l'âme, puisque, plus souvent encore, il n'existe nulle ressemblance d'aucun genre, entre les parents et leur progéniture. Il se peut donc qu'un nouvel évadé de la nature inférieure s'introduise dans une famille honorable où il trouvera des éléments de progrès dont son être mental gardera l'empreinte et plus tard en bénéficiera; mais dans la phase où

se trouve l'être rudimentaire du présent, il lui faut les terribles émotions, issues de ses méfaits, pour assouplir, briser la brutalité de cette nature, puisque, en fin de compte, elle ne peut s'approprier une bonté, des vertus toutes faites¹, qu'elle doit les acquérir par ses propres efforts, les faire *siennes* et bien à lui.

Quant à sa malheureuse famille, elle trouvera, dans sa douleur, un correctif à tout orgueil, un développement d'indulgence, de sympathie, pour les malheurs d'autrui, de pardon illimité pour toutes les offenses, vertus supérieures dont l'acceptation a lieu presque exclusivement sur l'ardu sentier des grandes angoisses, des tribulations exceptionnelles. Là encore, le coupable et les victimes trouvent les éléments nécessaires à leur progrès.

On l'a souvent remarqué, les peines dont nous souffrons sont justement celles que nous redoutions le plus. En les considérant superficiellement on est

1. Parmi les nombreuses erreurs accréditées au sein de l'Humanité dans ses longs siècles d'ignorance enfantine et de foi aveugle, notons la croyance aux *grâces* accordées arbitrairement par Dieu à certains d'entre nous sans que le moindre mérite justifie ce privilège. Injustice flagrante aujourd'hui répudiée par le libre examen dans un sentiment plus élevé de la justice divine et de l'humaine solidarité, car pourquoi accepterions-nous des *grâces* refusées à nos frères? La conscience, mieux éclairée, s'est enfin révoltée de cette partialité. Nous sommes tous sollicités, aidés par le même amour. Si au cours de nos existences successives se révèle en nous quelque faculté spéciale, nous la devons surtout à nos propres efforts. Nous apportons en chacune de nos existences ultérieures, les résultats *acquis* des vies précédentes. Ainsi s'expliquent les aptitudes parfois extraordinaires de certains sujets.

tenté d'en attribuer la dispensation à quelque malin pouvoir dont le bon plaisir est de tourmenter l'homme, de le traiter cruellement. Mais un examen plus attentif des faits et du caractère de l'affligé révèle la haute sagesse qui préside à ces malheurs d'abord inexplicables. Exemple : un enfant meurt ; c'est fréquemment le plus chéri de ses parents ; il fut favorisé, gâté, au détriment de ses frères et sœurs ; la douleur est terrible, mais elle devient salulaire en éclairant la conscience de l'injuste famille ; quant au jeune défunt, il est, lui aussi, l'objet du soin providentiel et, comme pour les siens, cette fin prématurée doit servir à son évolution.

On ne peut signaler tous les cas où cette loi de la douleur se manifeste clairement comme facteur du progrès soit moral, soit intellectuel¹ ; mais le moindre esprit d'examen les découvre, et cela, toujours avec admiration. Certes, l'ascension de l'âme est difficile ; les amertumes, les rancœurs, les déchirements, les désespoirs y abondent ; mais comme l'alpiniste qui gravit les flancs neigeux d'un mont élevé, franchit les précipices, affronte mille dangers, est soutenu par l'intense désir d'arriver à la cime où il oubliera ses fatigues et ses périls, aspirons aux sphères heureuses qui nous

1. Nous avons vu que ces deux faces mentales de notre être ne se développent pas toujours simultanément. Des gens remarquablement intelligents peuvent être de grands scélérats ; d'autres, très bornés, très ignorants, être capable de hautes vertus. Aux uns comme aux autres, des incarnations ultérieures sont nécessaires pour équilibrer, harmoniser, leur individualité spirituelle.

sont promises; sachons les entrevoir, même à travers les ténèbres de notre dur sentier, détruisons en nous les scories originelles, seuls obstacles à notre arrivée. Pénétrons-nous de cette primordiale vérité : *une seule chose est nécessaire* : l'ÉVOLUTION. En s'élevant momentanément au-dessus de l'économie présente, en planant de haut sur le temps et les choses de la vie, celles-ci ne dépassent plus leurs vraies proportions; ce qu'on avait cru être le but n'est que le moyen; l'amélioration morale et intellectuelle, l'Évolution, enfin, loi de nos destinées, condition inéluctable de notre bonheur futur, domine, sans conteste, et la vie et la mort.

Celui qui sait le comprendre y aide puissamment. Loin de regimber sous la douleur et devant le devoir difficile, il tâche d'en réaliser l'action bienfaisante en travaillant sur lui-même; il cherche *en quoi* il a besoin de progresser, il s'applique à *devenir meilleur* et si, dans les moments de lutte ou de défaillance, il demande à Dieu force et lumière, l'une et l'autre lui sont données avec la joie de se sentir dans l'harmonie de la suprême volonté!

ÉPILOGUE

Ce très modeste ouvrage n'a point la ridicule prétention de traiter à fond les graves questions qu'il soulève. En l'écrivant, l'auteur n'a visé qu'à provoquer de sérieuses réflexions sur les sujets indiqués et d'établir la filiation d'idées qui doit en faire aisément un tout homogène et coordonné. C'est donc au lecteur de compléter ces données et ce ne lui sera pas difficile, car elles se relient logiquement entre elles et appellent ainsi les considérations destinées à les éclairer. Les magnificences que j'eus le bonheur de contempler mentalement et d'où surgirent les conclusions ci-énoncées, furent en ma conscience un nouveau pas franchi par le Spiritisme sur la voie lumineuse du Progrès. Tout m'apparut harmonisé dans la Justice et l'Amour divins. Les erreurs, les catastrophes, les cruautés, les crimes, les douleurs de toute sorte ne furent plus à mes yeux que le creuset gigantesque où l'âme, d'abord à l'état latent, germe, s'élabore, longtemps inconsciente, mais nécessairement stimulée *par la souffrance*, — seul élément efficace de son évolution, — de progrès en progrès, prend possession d'elle-même pour, au temps marqué, s'élancer,

trionphante, vers des sphères plus parfaites où l'amélioration supérieure, s'effectuant sur des êtres déjà évolués et dépouillés de leurs scories premières, s'accomplit sans catastrophes et même sans douleur. Condition irréalisable aux premières phases de l'existence. Mais la parole humaine demeure impuissante à traduire l'admiration, la joie, la reconnaissante adoration dont l'âme est saisie, en s'assimilant ces consolantes lumières dans leur infinie majesté.

Les temps arrivent où l'homme enfin instruit de ses destinées providentielles, délivré des terreurs de la malédiction et du *châtiment de son ignorance*, ne calomnierait plus son divin PÈRE et comprendra mieux son amour; réalisant ainsi le titre de ce travail qui est le mot de toute destinée et doit devenir le but de nos aspirations : toujours plus haut! Puissent ces humbles pages produire quelques lumières consolatrices dans les âmes travaillées par le noble et douloureux effort de l'Évolution!

Puisse notre pauvre Humanité se persuader enfin qu'elle n'est point maudite; que Dieu est bien le PÈRE que nous rêvons, tendre et plein d'amour pour toutes ses créatures, dont, en somme, il prend soin en vue de leur *devenir*, mais que rien ne peut nous dispenser de la souffrance ici-bas, parce qu'elle seule, par les énergies qu'elle développe, permet à l'homme de s'assimiler le progrès, comme partie intégrante de son individualité. Il s'en exagère la portée, sa vue mentale se bornant à l'existence présente qui n'est rien, en regard du passé et de l'avenir. Mais dans l'Au-delà où se dé-

roulera, pour lui, l'ensemble de ses vies successives, tout sera remis au point. Il verra quelle amélioration capitale produisit en lui telle affliction dont il fut tenté de se révolter et, constatant les résultats acquis, il estimera ne les avoir point payés trop cher.

Comme l'avait prévu le Maître, Allan Kardec, ces choses, qui ne purent être dites exactement sous ce point de vue dès les premiers enseignements spirites, se répandront de plus en plus, maintenant qu'est passée la période initiatrice qui, naturellement, appelle un plus vaste développement; et la grandiose conception de cette ascension universelle, vers l'Idéal et le bonheur, accomplie sous l'unique loi de l'Evolution¹, appliquée par l'amour divin, constitue certainement une philosophie religieuse d'une vastité que nulle autre n'atteignit jamais, car seule elle résout le troublant problème du mal.

Son apparition correspond au besoin inhérent à l'âme humaine, de voir toujours plus loin, de s'élancer toujours plus haut.

Or, tout ce qui donne plus d'étendue et d'élévation au Caractère divin doit inspirer confiance au point de vue du VRAI. Assez longtemps l'ignorance humaine a rapetissé Dieu jusqu'à ses propres dimensions. Elargissons nos horizons spirituels, la suprême lumière les inondera, et si la douleur, *nécessaire* à notre avancement, nous atteint encore,

1. Loi que toute la Nature nous enseigne en la subissant sous nos yeux, mais que nous empêche de voir l'aveuglement dont parlait le Christ.

éclairés sur son rôle auprès de nous, certains de l'Amour divin qui nous enveloppe et nous appelle, nous accepterons de souffrir, en tâchant de devenir meilleurs. Ainsi s'accomplira la divine destinée que Dieu réserve à tous, dans la succession des siècles, en vertu de l'Evolution universelle.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES	VII
I. Doutes. Ténèbres.	1
II. Premières lueurs.	7
III. But de la Création.	21
IV. Filiation des êtres.	27
V. Le Péché originel	33
VI. Perfectibilité.	41
VII. Liberté. Responsabilité.	51
VIII. Evolution.	65
EPILOGUE	73

IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST

56-60, rue de Saumur

LA ROCHE-SUR-YON

(VENDÉE)



Imprimerie Centrale
de l'Ouest
56-60, Rue de Saumur
La Roche-sur-Yon
(Vendée)